

Il resta à la tête de cet établissement jusqu'à l'année 1854, dans laquelle il quitta cette place, le Gouvernement n'ayant pas voulu approuver ses projets de réforme, qui auraient fait faire des grands progrès au système pénitentiaire en Espagne.

Plus tard, à cause de ses études et de ses connaissances, il fut appelé près de la Direction générale des prisons pour y accomplir des travaux, mais il n'y resta que peu de temps, ne pouvant pas approuver le système qu'on y suivait.

Il mourut en 1862.

FÊTES ET BANQUETS

FÊTES ET BANQUETS

Le cadre qui nous est tracé ne nous permet pas de rendre compte en détail, comme nous le voudrions, des fêtes et banquets qui furent organisés en l'honneur des membres du Congrès. Pour cela il faudrait leur consacrer un volume. Nous nous bornerons donc à relater les faits, afin que l'historien futur des Congrès pénitentiaires internationaux trouve dans cette chronique, quelques renseignements sur la manière exquise avec laquelle les représentants de l'Italie ont exercé l'hospitalité envers leurs hôtes étrangers et leur ont procuré dans des soirées charmantes l'occasion de renouveler d'anciennes connaissances et d'en créer de nouvelles. C'est là un des résultats importants de ces réunions internationales. Ces Congrès, comme cela a déjà été dit à propos de celui de Stockholm, permettent, entre les réunions officielles proprement dites, des réunions intimes d'hommes distingués venus des pays différents pour échanger leurs idées et leurs vues. Si même ils ne sont consacrés par aucun procès-verbal, ni par aucune décision, les résultats pratiques de ces échanges d'opinion priment souvent, en réalité, les résultats officiels. Les Congrès auxquels prennent part tant de nationalités diverses créent pour ainsi dire une solidarité entre les peuples qui apprennent à se connaître par l'organe de leurs représentants les plus autorisés. Il arrivera peut-être un jour, grâce à cette solidarité d'intérêts, à ce besoin de s'entendre dans une foule de questions et de besoins communs créés par la civilisation moderne et par la rapidité des communications qui déjà ne connaissent plus de frontières, il arrivera, disons-nous, que les nations civilisées, tout en conservant leur individualité propre, ne feront plus, dans leurs rapports internationaux, qu'un seul peuple animé d'une seule et grande aspiration, d'une seule et grande idée : le bien de tous et le triomphe de l'humanité et de la bienveillance entre les hommes.

Or, c'est surtout dans ces réunions charmantes, où tout vous sollicite à écouter avec bienveillance des opinions contraires à vos convictions et à modifier votre manière de voir, que l'unification des idées se prépare. C'est dans ces conversations intimes que l'on apprend à connaître, mieux que par les discussions dans les séances du Congrès, les conditions variées des différents pays, et les circonstances qui déterminent nécessairement cette bigarrure dans les lois pénales et dans leur mode d'exécution. Ceux qui avaient assisté aux Congrès précédents ne purent méconnaître qu'au point de vue de l'unification des idées, un grand progrès avait été réalisé et que le Congrès de Rome avait à cet égard contribué puissamment à entraîner dans ce courant international tous les hommes qui assistaient pour la première fois à une réunion de ce genre et à dissiper des préjugés et des malentendus.

* *

Avant de parler des fêtes et des banquets, nous devons mentionner dans cette notice deux souhaits de bienvenue, exprimés en termes touchants, l'un à l'adresse des membres de la Commission pénitentiaire internationale, par Son Ex. le duc Torlonia, syndic de Rome; l'autre à l'adresse des délégués officiels des gouvernements et des autres membres du Congrès, par Son Ex. M. Depretis, Président du Conseil. La Commission pénitentiaire internationale se réunit au Capitole le 13 novembre, soit 3 jours avant l'ouverture du Congrès et c'est là que le duc de Torlonia exprima au nom de la ville de Rome et en son nom personnel, le vif intérêt qu'inspiraient les travaux de la Commission et le but qu'elle s'était proposée. M. de Holtzendorff le remercia de l'accueil sympathique et bienveillant dont la Commission était l'objet au Capitole de la part du premier magistrat de Rome.

Deux jours plus tard, les délégués officiels des Gouvernements, des Sociétés pénitentiaires et de patronage, des facultés de droit et d'autres membres du Congrès étaient réunis au Ministère de l'Intérieur, où Son Ex. M. Depretis leur exprima la joie qu'il éprouvait de les voir réunis dans la Capitale de l'Italie. Il souhaita que les travaux du Congrès soient profitables à la défense sociale en même temps qu'à l'amélioration morale des condamnés. Les délégués lui furent successivement présentés par M. Beltrani-Scalia, président de la Commission pénitentiaire internationale et il eut

pour chacun d'eux des paroles aimables et leur prouva, par les sujets variés qu'il aborda, qu'il était au courant de tout ce qui se faisait dans tous les pays dans le domaine pénal et pénitentiaire. Ces deux réceptions furent comme le prélude des fêtes et banquets organisés en l'honneur des membres du Congrès.

I.

EXCURSION À TIVOLI

Le 19 novembre fut consacré à une excursion à Tivoli, l'ancien *Tibur*, le site enchanteur célébré par Horace. Tous les membres du Congrès avaient accepté avec joie la gracieuse invitation que leur avait adressée le Comité italien et se trouvaient à 10 heures du matin au rendez-vous, devant la porte *San Lorenzo*, à la gare du chemin de fer qui conduit à Tivoli.

Ils y furent reçus par M. le baron de Renzis, qui, au nom du Comité « faceva gli onori di casa con quella squisitezza di modi nota a tutti coloro che hanno il bene di avere avvicinato, anche una sola volta, questo fior di gentiluomo. »

Le train se met en marche. On traverse la campagne romaine, déserte comme toujours et rendue triste ce jour-là par le temps couvert et pluvieux. A mesure que le sol s'élève, le paysage devient moins monotone: des bouquets d'arbres et des troupeaux de bœufs et de chevaux l'animent, ainsi que l'Anio qui, après avoir parcouru en cascades les monts de la Sabine, traverse la plaine pour aller rejoindre le Tibre.

On fait une halte à la station de la Solfatare, pour visiter les *Aquæ albulae*, eaux sulfureuses thermales qui sortent en bouillonnant et forment de beaux bassins dans lesquels les Romains vont se baigner comme au temps d'Auguste.

Les excursionnistes remontent en wagon et bientôt nous nous trouvons au pied des monts Sabins. L'antique bourgade de Tivoli est construite sur la crête d'une colline dont les flancs sont couverts de vieux oliviers. Le train gravit cette pente et nous dépose à l'entrée de la ville, où les notabilités nous attendent. Après qu'une joyeuse fanfare eut exécuté un

morceau de son répertoire, M. le chev. Tomei, syndic de Tivoli, adressa aux membres du Congrès un discours de chaleureuse bienvenue, auquel répondit M. le baron de Renzis, en présentant les membres du Congrès.

Après cet échange de discours, le cortège se forme et, musique en tête, nous traversons les rues pittoresques de l'ancienne bourgade. Toutes les maisons sont pavoisées et *da ogni finestra le belle tivolesi*, et sur chaque porte de maison la population masculine, parmi laquelle on voit des types remarquables de cette race énergique des montagnes de la Sabine.

Malheureusement la course est trop rapide et on n'a pas le temps d'admirer les détails pittoresques qu'offrent les rues étroites, accidentées et comme suspendues au rebord du vallon escarpé. Le cortège est conduit à la villa d'Este, où un lunch délicat et copieux, assaisonné des meilleurs vins, est offert aux visiteurs. Chacun lui fait d'autant plus honneur, que cette course avait aiguisé l'appétit et que la pluie commençait à tomber avec persistance. Malgré le mauvais temps, quelques-uns d'entre nous profitèrent de l'occasion pour visiter à la hâte les curiosités tant vantées de Tivoli. M. le sénateur Canonico, en guide aimable, nous en fait les honneurs. Il nous fait d'abord parcourir le magnifique parc un peu abandonné du palais d'Este et admirer les ruines des villas d'Adrien et de Quintilius Farus et les temples de la Sybille et de Vesta. Nous retrouvons alors le gros de la troupe en face des merveilleuses cascades de l'Anio. Il ne manquait qu'un rayon de soleil, pour donner à ce paysage féerique tout le charme dont il est susceptible.

Le but pratique de l'excursion était la visite à l'école de réforme (Casa di custodia) de Tivoli. Nous nous y rendons. Cet établissement, destiné aux jeunes garçons vicieux, vagabonds, et rebelles à la discipline paternelle, est admirablement organisé et fait le plus grand honneur à l'Administration pénitentiaire. Le plan et l'aménagement des bâtiments laissent peu à désirer. Les dortoirs, les ateliers, la cuisine, la buanderie, etc., tout est complet et dans un ordre parfait et laisse la meilleure impression. L'établissement peut contenir 200 élèves qui reçoivent l'instruction qu'on donne dans les meilleures institutions de ce genre et sont occupés dans les ateliers de serrurerie et autres ouvrages sur métaux, de menuiserie et ébénisterie (1).

Les élèves étaient consignés dans leurs ateliers et chacun a remarqué avec plaisir la figure ouverte et intelligente de la plupart des jeunes gar-

(1) Pour d'autres renseignements, voir: *Statistica delle Carceri*, publiée annuellement par la Direction générale des prisons.

çons, qui répondaient gentiment aux questions qui leur étaient adressées et prouvaient par leurs allures et leur manière d'être qu'ils étaient sous l'influence bienveillante et paternelle de véritables éducateurs. M. de Kirchenheim se fit l'organe des membres du Congrès, en adressant aux fonctionnaires et aux élèves des paroles de remerciement, d'admiration et d'encouragement.

L'heure du départ était arrivée. Avant de remonter en wagon, M. Galkine Wraskoï adressa un chaleureux discours de remerciement à M. le syndic de Tivoli pour sa courtoise hospitalité. M. le chev. Tomei répondit que Tivoli était fier d'avoir été honoré de la visite des membres du Congrès et fit des vœux pour la réussite des travaux qui avaient pour but de prévenir le crime et de diminuer le nombre des criminels.

Dans le train qui nous ramena à Rome, nous nous trouvâmes en compagnie de délégués des Etats-Unis et de M.^{lle} Poët, Docteur en droit, et la conversation, après avoir épuisé les impressions qu'avaient produites chez nous les beautés pittoresques de Tivoli, s'arrêta sur les établissements d'éducation destinés à l'enfance vicieuse, tels que celui que nous venions de visiter et sur les moyens préventifs du crime. La manière dont ces questions furent traitées, surtout par M.^{lle} Poët, dont nous ne pûmes assez admirer la profondeur des sentiments et la vaste érudition, nous faisait regretter que tant d'éloquence et tant d'expression de bon sens, ne se rencontrent pas aussi souvent dans les discussions officielles, et que ce soit dans les conversations intimes que les observations les plus judicieuses soient en quelque sorte gaspillées. A la question de savoir pourquoi c'était un devoir de prendre soin des enfants négligés et criminels, nos collègues américains répondaient en citant leur illustre compatriote Fréd. Merrick.

Notre devoir d'en prendre soin, c'est en premier lieu parce qu'ils sont infortunés. Il y en a, il est vrai, qui sont déjà criminels; mais pour cette raison, ils n'en sont pas moins malheureux. Le crime, en vérité, est le crime, et c'est une fausse moralité que celle qui ne voit dans le crime qu'un malheur, et c'est un sentiment morbide que celui qui n'accorde au criminel que de la commisération; et cependant, dans l'histoire des plus coupables, il y a beaucoup de choses qui réclament à juste titre notre pitié. C'est surtout vrai pour tous les jeunes criminels, et, dans la plupart des cas, c'est la principale, sinon la seule manière d'envisager leurs crimes; car le sort du plus grand nombre a été amèrement triste. Visitons-les un instant et apprenons d'eux leur histoire. Il y en a qui ont été exposés et abandonnés pour cacher la honte de leurs parents, et qui n'ont jamais

connu et ne connaîtront jamais le prix de l'amour paternel ; ils sont, au contraire, condamnés à porter la honte d'un péché dont ils sont innocents, prouvant avec amertume que la faute des parents peut devenir un triste héritage de l'enfant. D'autres, restés orphelins par la providence de Dieu, n'ont ni parents, ni amis qui prennent soin d'eux ; laissés seuls à lutter aussi bien qu'ils peuvent contre leur sort cruel, ils n'ont que peu d'occasions de s'améliorer ou d'y être encouragés. Les uns sont les enfants de parents dissolus et que l'usage de la boisson a privés de toute affection naturelle, qui n'ont que des cruautés pour caresses, qui peuvent voir leurs enfants dépérir dans le besoin, l'ignorance et l'abandon, et s'en détourner pour chercher dans la débauche une satisfaction grossière ; d'autres sont les enfants de mendiants et de voleurs de profession, élevés dès leur enfance aux tromperies et au crime, entourés d'influences corruptrices et dégradantes ; et d'autres encore ont pour parents des gens qui, soit par pauvreté ou par maladie, souvent pour ces deux causes, quoique bien disposés, sont néanmoins hors d'état de fournir aux besoins de leurs enfants. Ces enfants sont malheureux, le plus grand nombre le sont particulièrement ; et si l'infortune est un titre à la commisération et au secours, ils ont un juste droit à notre sympathie et à notre sollicitude.

Mais le crime, dit M. Merrick, n'est pas seulement le trouble de la paix et de la sécurité dans la société, il est aussi onéreux. Ceci, quoiqu'étant l'un des moindres de ses maux, n'est nullement une bagatelle. Il pèse comme un lourd impôt sur chaque communauté. La torche d'un seul incendiaire peut coûter à une cité des millions de dollars. Les frais d'une affaire criminelle suffiraient souvent pour élever un certain nombre de ces enfants abandonnés. Le crime est toujours onéreux. Là où c'est possible, une sage économie fait certainement mieux de le prévenir plutôt que d'avoir à le punir. En vérité, l'un des principaux buts de la punition est de le prévenir ; mais la théorie qui voudrait faire du châtement le premier moyen de prévenir la répression, est défectueuse radicalement. La punition, naturellement, arrive trop tard pour prévenir le crime pour lequel elle a été infligée. Réforme-t-elle le criminel, et par conséquent empêche-t-elle la répétition de la faute ? Rarement, sinon jamais par elle-même ; quoique, sans nul doute, elle prépare souvent à d'autres influences plus élevées une voie efficace. De plus, c'est principalement sur la crainte de la punition plus souvent que sur la punition elle-même qu'on se fonde pour prévenir le crime. Mais la crainte ainsi que la souffrance, séparées des convictions morales, n'ont que peu ou point d'effet salutaire de réforme. Elle peut en

certain cas prévenir l'exécution de certains crimes. Mais elle ne change pas la disparition de ceux qu'elle contient. Elle peut réprimer les flammes du volcan, elle ne peut éteindre ses feux ; elle peut arrêter les eaux du torrent, mais elle ne desséchera pas sa source. Voilà pourquoi d'autres influences sont nécessaires, celles-là surtout qui font appel aux affections et à la conscience

Mais quand cette œuvre de réforme commencera-t-elle ? Attendrez-vous que quelque grand crime ait été commis, et son auteur reconnu et jugé ? Commencerez-vous avec le prisonnier ? Ce ne serait pas seulement renouveler la folie de fermer la porte aux verrous après que le cheval a été volé, mais celle de vouloir redresser le jeune arbre quand il a déjà pris l'inflexible raideur de l'âge ou bien de laisser passer le meilleur, sinon le seul temps où les peines et les efforts de l'œuvre réformatrice peuvent être pleines d'espoir Si nous consacrons tous nos soins à la jeunesse, nous pouvons compter sur le succès en cherchant à prévenir le crime par la destruction du vice. Les jeunes coupables sont beaucoup plus impressionnables que les vieux. Leurs habitudes ne sont pas devenues fixes et inflexibles et la voix de leur conscience n'est pas étouffée ; ils ne sentent point non plus que le temps de commencer une vie vertueuse est passé pour eux. L'avenir leur est encore ouvert : c'est le moment de choisir la bonne ou la mauvaise voie. C'est donc à eux qu'il faut exposer tous les motifs élevés d'une vie bien réglée et non sans espoir que ce ne sera pas en vain.

Mais il y a encore plus d'espoir dans la nombreuse classe de ces enfants négligés dont la vie n'a pas encore été souillée par aucun crime ; mais qui, exposés à de fortes et nombreuses tentations, sans gardiens naturels ou bien en ayant qui les négligent ou abusent d'eux, s'ils sont laissés à eux-mêmes sont presque sûrs de tomber dans les pratiques du mal et en définitive, de devenir des criminels endurcis. Un grand nombre, par des soins entendus, pourraient être sauvés et la société serait ainsi soulagée de ce qui devient autrement un fardeau pénible et onéreux.

L'Italie a compris l'importance de l'éducation de l'enfance malheureuse, et tout en introduisant dans son système pénitentiaire des réformes radicales, elle n'a rien négligé pour venir en aide aux jeunes gens vicieux et abandonnés et pour remettre sur le bon chemin les jeunes délinquants. Ce n'est pas sans intention que le Comité italien avait choisi comme but de la première excursion offerte aux membres du Congrès, la visite à l'un de ses établissements d'éducation destinés aux garçons insoumis et aux jeunes

vagabonds. Le Comité ne pouvait pas donner aux étrangers une leçon de la manière la plus aimable et en même temps les assurer que l'Italie mettait les moyens préventifs, avant les moyens de répression. L'excursion à Tivoli et la visite à la *Casa di custodia* resteront parmi les beaux souvenirs que les étrangers ont emportés de leur pèlerinage à Rome.

II.

RÉCEPTION À LA PRÉFECTURE DE ROME

Dans la journée du 17 novembre, les délégués officiels et autres membres du Congrès, reçurent de M. le Préfet de Rome et de Madame la Marquise Gravina, l'aimable invitation de « *passare in casa loro la sera di venerdì 20 corrente.* »

Dès 9¹/₂ heures du soir, les invités affluaient au palais de la Préfecture, où ils étaient l'objet de la réception la plus gracieuse. Le programme de la partie musicale de la soirée avait été imprimé sur une carte artistement illustrée, chef-d'oeuvre de grâce et de bon goût. Ce programme promettait aux invités de leur faire entendre les meilleurs artistes de Rome, car il indiquait :

1. Sig. Battistini, *Canto*, L'Ideale, Romanza. *Tosti*.
2. Sig. Sgambati, *Pianoforte*, Sonata in la. *Scarlatti*.
3. Sig. Sgambati, Vecchio Minuetto e Gavotta. *Sgambati*.
4. Sig.^a Ferni-Germano, *Canto*, Romanza.
5. Sig. Valero, *Canto*, Romanza. *Opera Gioconda*.
6. Sig. Sgambati, *Pianoforte*, Notturmo e grande Polonaise. *Chopin*.
7. Sig. Battistini, *Canto*, La gondola nera. *Rotoli*.
8. Sig.^a Ferni-Germano, *Canto*, Romanza.
9. Sig. Battistini, *Canto*, Romanza.

Il cav. Mascheroni al Piano-forte.

C'est bien dans cette réunion que les membres du Congrès pénitentiaire purent s'entretenir familièrement non seulement entre eux, mais aussi avec ceux du Congrès anthropologique, dont on avait déjà fait connaissance intime lors de l'excursion à Tivoli. Combien les idées justes qui sont à la base de l'anthropologie criminelle gagneraient d'adhérents, si elles pouvaient être exposées par leurs auteurs dans des conversations intimes et non seulement dans des écrits ou dans les séances officielles. En faisant la connaissance personnelle d'hommes qui travaillent à divers points de vue dans le même champ d'investigations, on apprend à les apprécier à leur juste valeur et les savants italiens qui ont ouvert de nouveaux horizons à la science pénale, ont, à cet égard, inspiré aux étrangers le respect le plus profond et la confiance la plus absolue.

Sans doute que dans les salons comme ceux de la Préfecture de Rome, où les conversations familières entre les membres des Congrès n'étaient interrompues que par les paroles aimables que les dames avaient pour chacun et par le chant et la musique, exécutés par les meilleurs artistes, on se trouvait dans un milieu et une atmosphère qui prédisposent beaucoup au respect des opinions et au rapprochement réciproque des idées les plus opposées. Mais puisqu'il faut des circonstances aussi favorables pour unir les hommes, faire disparaître les préjugés et dissiper les malentendus, nous devons savoir un gré infini à M. le marquis et à Madame la marquise Gravina de nous les avoir procurées, en offrant cette splendide soirée, dont le lendemain, dans leurs entretiens particuliers, les membres du Congrès en parlaient davantage que des questions portées à l'ordre du jour de leurs séances.

III.

REPRÉSENTATION DE GALA AU THÉÂTRE COSTANZI

(21 novembre).

Toutes les soirées sont consacrées à des récréations aussi variées qu'agréables. Le samedi 21 novembre, le Comité italien offre aux membres du Congrès une représentation de gala au théâtre Costanzi.

Le magnifique Opéra *Carmen* donné en leur honneur fut admirablement interprété; aussi dans les entr'actes, les Congressistes firent-ils trêve de discussions sur des sujets pénitentiaires et anthropologiques, se laissant aller entièrement au charme du chant et de l'art dramatique. Cette semaine de labeur ne pouvait pas se terminer plus agréablement.

IV.

BANQUET AU CAPITOLE OFFERT AUX MEMBRES DU CONGRÈS

PAR LA COMMISSION CENTRALE ITALIENNE

(22 novembre).

A 7 1/2 heures du soir, les invités arrivèrent au Capitole, où S. Ex. le duc Torlonia, syndic de Rome, les reçut avec une grâce et une amabilité parfaites. C'est dans la splendide salle des Horaces et des Curiaces que le banquet eut lieu. Le menu du repas, imprimé sur une carte, était entouré des armoiries de tous les pays qui avaient envoyé des délégués au Congrès. Cette carte, chef-d'œuvre artistique, formait un digne pendant à celle qui avait été distribuée à la Préfecture de Rome, lors de la soirée donnée par M. le marquis et Madame la marquise Gravina.

Le menu était le suivant :

Huitres de Fusaro — Marsala.

Potage.

Consommé de volaille à la Royale — St.-Julien.

Petites croustades à la Russe.

Poissons, loup de mer, sauce Washington.

Filet de bœuf au Madère, garni à la jardinière — Chianti.

Suprême de volaille à la financière aux truffes — Champagne.

Bord d'aspic de homard, sauce mayonnaise.

Chartreuse de petits pois.

Punch à la romaine.

Rôt-Perdrix, perdreaux, bécasses — Muscat de Syracuse.

Salade à l'italienne.

Gâteau Savarin à la crème, sauce sambajon.

Glace-Plombière Nazarri.

Dessert.

Vers le milieu du banquet, M. le baron de Holtzendorff, Vice-Président de la Commission pénitentiaire internationale, porte le toast à S. M. le Roi. Il s'exprime en ces termes :

« Signori !

« Permettetemi, che io mi rivolga a Voi in una lingua, la quale non è mia, ma sì bella che non possa essere danneggiata dal modo necessariamente imperfetto, con cui mi avventuro ad esternare il mio pensiero.

« Fortunatamente questo pensiero è tanto semplice e chiaro, da non esigere spiegazioni estese. Anzi le respinge.

« Noi, gentilmente invitati sul Campidoglio, vi siamo venuti, mossi dal più vivo desiderio di onorare S. M. il Re, reduce quest'oggi alla sua Capitale e protettore dei lavori del nostro Congresso penitenziario.

« Il Re Umberto viene riverito a ragione non soltanto dell'amore naturale e quasi innato degl'italiani, ma eziandio a ragione dell'ammirazione giustamente acquistata all'estero.

« Da nobilissimo eroe delle patrie virtù, il figlio di Vittorio Emanuele eresse la sua bandiera e la Croce di Savoia quale simbolo di nuova crociata diretta allo sterminio degli infortuni e della miseria di ogni genere. Merita quindi il titolo già dato a Goffredo, di grande capitano delle pietose armi e della carità eroica nella santa guerra, in cui sono confederate tutte le nazioni colte ed incivilite.

« Sono ricordi di tale carità eroica i nomi d'Ischia e di Napoli.

« Signori ! Uniamoci tutti nel voto unanime :

« *Evviva Sua Maestà il Re d'Italia !* ».

Ce toast fut porté avec enthousiasme.

Le deuxième toast « *aux Gouvernements étrangers* » est porté par S. Ex. M. Coppino, Ministre de l'Instruction publique.

Le 3^{ème} « *à la ville de Rome* » porté par M. Gauthier de Rasse.

Le 4^{ème} « *à S. Ex. M. Depretis, Président du Conseil des Ministres* » porté par M. Galkine-Wraskoi.

Le 5^{ème} « *aux organisateurs du Congrès* » porté par M. Herbette.

Le 6^{ème} « *à M. le marquis Gravina, Préfet de Rome, et à Madame la marquise Gravina* » porté par M. Pils.

M. le baron de Renzis remercie pour le toast qui a été porté aux organisateurs du Congrès.

S. Ex. le duc Torlonia remercie tous les délégués et tous les membres du Congrès d'avoir honoré la ville de Rome de leur présence.

M. Almquist adresse des remerciements à S. Ex. le duc Torlonia.

M. le Dr. Guillaume, invité par S. Ex. le duc Torlonia à prendre la parole en sa qualité de Secrétaire Général, compare le Congrès pénitentiaire de Rome à ceux de Londres et de Stockholm et résume son discours en portant un toast au Congrès anthropologique et à l'instigateur et à l'organisateur principal du Congrès, M. le comm. Beltrani-Scalia, Président de la commission pénitentiaire internationale permanente.

Tous ces discours sont vivement applaudis; aussi le banquet fut-il très animé et c'est presque à regret que les convives quittèrent la salle du festin pour aller entendre un concert donné par le célèbre quatuor dirigé par M. le chev. off. E. Pinelli.

On se rend dans la salle du Musée, éclairée à la lumière électrique, de sorte que tout en savourant les accords harmonieux de l'orchestre on pouvait admirer les chefs-d'œuvre de la sculpture antique réunis dans cette célèbre collection.

La réunion était brillante. Parmi les célébrités présentes se trouvait M. Liszt, entouré et fêté par les dames qui avaient pour l'illustre maître leurs plus gracieux sourires. La diplomatie, les sciences, les lettres et les beaux-arts étaient représentés et d'un groupe à l'autre allait M. le syndic de Rome, distribuant à chacun une parole aimable et un mot bienveillant. Ce n'est que tard, bien tard dans la nuit, que les invités songèrent à se séparer et à regagner leur logis.

V.

RÉCEPTION AU QUIRINAL

(23 novembre)

LL. MM. le Roi et la Reine d'Italie témoignèrent au Congrès tout l'intérêt qu'elles portaient à ses travaux; S. M. le Roi lui envoya de Monza un salut de bienvenue, et l'honora d'une visite le 23 novembre. Avant de traverser les salles de l'Exposition des produits du travail dans les prisons et de celle des types de cellules, M. Herbette, qui, ce jour-là, présidait l'assemblée générale, présenta à S. M. le Roi les hommages respectueux des membres du Congrès et lui exprima les sentiments de profonde gratitude pour l'intérêt qu'Elle daignait témoigner aux travaux du Congrès, ainsi que pour l'hospitalité vraiment royale accordée aux étrangers et pour la libéralité avec laquelle le Gouvernement de S. M. avait fourni au Comité local les moyens d'organiser cette réunion internationale d'une manière aussi remarquable.

Le 20 novembre était l'anniversaire de S. M. la Reine et M. Galkine-Wraskoi, qui présidait l'assemblée générale, ouvrit la séance en proposant d'exprimer à la Reine combien le Congrès prenait part aux réjouissances et aux manifestations de loyal dévouement du peuple italien envers l'auguste famille royale. Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme et une dépêche de félicitations fut adressée à S. M., qui fit répondre à M. Galkine par le télégramme suivant :

« S. M. la Reine a vivement agréé les félicitations que vous lui avez fait parvenir au nom du Congrès pénitentiaire réuni en ce moment à Rome. Elle me charge de vous prier d'être auprès de vos illustres collègues l'interprète de ses sentiments de haute bienveillance, ainsi que de ses remerciements.

Marquis DE VILLAMARINA ».

LL. MM. hâtèrent leur retour dans leur capitale et les délégués officiels des divers Gouvernements reçurent l'invitation suivante :

« Il Prefetto di Palazzo e la Dama d'onore della Regina, d'ordine delle LORO MAESTÀ, hanno l'onore d'invitare il Signor al pranzo di Corte per il giorno di lunedì 23 novembre 1885 alle ore 6 pomeridiane ».

A l'heure indiquée, une brillante et nombreuse société se trouvait réunie au Quirinal et les délégués, groupés par nationalités, furent successivement présentés par M. le Sénateur Canonico à S. M. la Reine et ensuite à S. M. le Roi, qui s'entretenirent un instant avec chacun d'eux de la manière la plus aimable.

Après cette présentation qui dura plus d'une heure, les invités passèrent dans la salle à manger, où le banquet royal était servi et dont voici le menu :

- Huîtres — Haut Santerne.
- Potage à la Bragation — Id.
- Petites bouchées à la St.-Hubert et croustadines à la Périgord — Château Léoville.
- Truite saumonée garnie d'écrevisses à la Bordelaise — Id.
- Filet de bœuf à la Vernon : sauce Madère — Id.
- Suprême de bécasses à l'Ambassadrice — Id.
- Foie gras de Strasbourg à l'ancienne — Marcobrunner.
- Punch à la Romaine — Id.
- Petits pois garnis d'artichauts : sauce demi-glace — Id.
- Rôt : Chapons du Mans ; salade à la Russe, garnie de truffes blanches — Champagne Crémant.
- Chartreuse de marrons à la vanille — Id.
- Gâteau belge, crème pralinée — Id.
- Dessert
- Glace : Griotte à la Godard — Muscat de Frontignan.

Pendant le dîner la musique du 8^{ème} régiment d'infanterie exécuta le programme suivant :

Sinfonia	<i>Polito</i>	DONIZETTI
Reminiscenze	<i>Mignon</i>	THOMAS
Valtzer	<i>Boccaccio</i>	SUPPÉ
Fantasia	<i>Barbiere di Siviglia</i>	ROSSINI
Valtzer	<i>Sangue Viennese</i>	STRAUSS
Grande Ballabile	<i>Loreley</i>	DELL'ARGINE

Après le dîner, dont les places d'honneur à côté de LL. MM. étaient occupées par MM. Galkine-Wraskoï, baron de Holtzendorff, Almquist et Herbette, les invités passèrent encore quelques heures dans les somptueux salons du palais royal, en conversations familières, et se retirèrent à 10 heures, enchantés de l'accueil dont ils avaient été l'objet de la part de leurs gracieuses Majestés.

VI.

SOIRÉES ET INVITATIONS PARTICULIÈRES

Outre les banquets et soirées dont nous venons de parler, plusieurs invitations furent adressées aux délégués officiels et aux membres les plus distingués du Congrès. Nous devons mentionner entre autres les dîners offerts par les différentes légations à leurs compatriotes ; la charmante soirée familière et musicale offerte par M. le Sénateur Pierantoni et celles qui réunirent les vétérans des Congrès pénitentiaires internationaux dans les maisons hospitalières de MM. les Sénateurs comte De Foresta et Canonico.

Les délégués de la Russie offrirent à un certain nombre de congressistes un splendide banquet à l'hôtel Costanzi et S. Ex. M. Galkine, qui le présidait, donna aux invités un avant-goût de l'hospitalité et de l'amabilité exquise qui attendent ceux qui feront en 1890 le pèlerinage de St.-Pétersbourg.

Après la clôture du Congrès, lorsque les procès-verbaux et les documents qui devaient rendre compte des travaux accomplis eurent été réunis, tous les membres du secrétariat passèrent ensemble au Restaurant national quelques heures agréables, et le Secrétaire Général, qui les avait invités, les remercia de leur zèle désintéressé et de la part active et intelligente que chacun d'eux avait prise aux travaux délicats et parfois fatigants qui incombaient au Secrétariat.

VISITE

À

L'ÉCOLE NORMALE

DES

GARDIENS-SURVEILLANTS

(ROME)

VISITE À L'ÉCOLE NORMALE DES GARDIENS-SURVEILLANTS

Le 25 novembre, les membres du Congrès, accompagnés par M. le comm. Napoléone Vazio, visitèrent l'École normale des gardiens-surveillants, fondée en vertu du décret royal en date du 27 juillet 1873. Cette institution est due à l'initiative de M. le comm. Cardon et de M. Beltrani-Scalia, qui était à cette époque Inspecteur général des prisons.

Une partie des constructions du couvent de Regina-Coeli fut aménagée pour y recevoir l'École d'instruction. Cet établissement comprend six dortoirs et 230 lits, sans compter l'infirmerie qui en contient dix ; de vastes salles pour les cours et conférences et d'autres locaux accessoires tels que bibliothèque, arsenal, cuisine, réfectoire, magasin, etc., s'ouvrant sur une cour intérieure de 140 mètres sur 60, sont destinés aux exercices militaires et gymnastiques.

Voici quelques renseignements donnés par M. le comm. Beltrani-Scalia dans la notice qu'il a publiée lors du Congrès de Stockholm.

L'enrôlement des gardiens se fait dans les bureaux de chaque préfecture par délégation du Ministère de l'intérieur.

L'individu qui s'enrôle, outre qu'il doit être célibataire et de bonne conduite, est obligé de prendre l'engagement de servir pendant six ans ; mais il n'est accepté par le Ministère qu'après un essai fait dans l'École et qui ne peut se prolonger au delà de six mois.

L'élève reçoit, à son entrée dans l'École, un costume complet pareil à celui des vrais gardiens, et une prime d'engagement de 200 livres, dont une

moitié lui est payée après l'essai, et l'autre est versée à sa masse, plus enfin une paye de L. 2.08 par jour.

Sur ces L. 2.08 on lui retient 90 centimes pour la nourriture, 50 centimes pour l'école, et 8 centimes pour le blanchissage et autres petites dépenses, et on lui donne 18 livres par mois, soit 60 centimes par jour. A la louange de l'Administration de l'Ecole, je me hâte d'ajouter que sur ces 8 centimes, de 1874 à 1877, elle a pu réaliser une économie de 81,000 livres qui lui ont servi à créer un fonds de réserve destiné à faire vivre l'institution de ses propres ressources.

Chaque élève gardien reçoit pour nourriture, par jour, deux soupes grasses, 250 grammes de viande, une autre portion chaude, un demi-litre de vin, un demi-kilogramme de pain blanc; il a enfin tous les médicaments en cas de maladie.

Les heures de travail varient naturellement avec les saisons, mais l'on peut dire que l'élève gardien à l'essai passe six heures par jour, s'il est militaire, et neuf heures, s'il est bourgeois, à l'école, où il apprend ou se perfectionne à lire, écrire et à faire des comptes, etc, etc. Une heure et demie est employée au maniement des armes ou à la gymnastique, une heure et demie pour la propreté personnelle; le reste de son temps est employé à assister aux conférences où on explique les règlements, à ses repas, etc. La sortie qu'on lui accorde n'est que de deux heures tous les trois jours.

Quand le Directeur de l'Ecole juge qu'un élève a fait assez de progrès pour être capable d'entrer dans le service effectif, il en propose l'envoi dans un des établissements pénitentiars du Royaume, où il peut rendre le plus de services, et dès ce jour l'élève devient un véritable gardien.

Dans les premières années, les besoins du service exigèrent que le séjour des élèves dans l'Ecole fut plus court qu'il ne devait l'être, mais, dès que les circonstances l'ont permis, la période a été prolongée.

Depuis quelque temps, un détachement d'élèves gardiens est envoyé, chaque quinzaine ou chaque mois, pour faire le service dans les prisons et dans les maisons de peine de Rome.

Le tableau suivant indique le mouvement de la population des élèves gardiens à l'Ecole, leur temps de séjour, le nombre des exclus, etc. :

ANNÉES	Nombre des individus admis à l'école		Temps de séjour fait à l'école par les individus envoyés pour faire le service dans les prisons						Renvoyés après admission	Condamnés à la prison militaire	Envoyés à la compagnie de discipline	Décédés
	Militaires	Civils	1 mois	2 mois	3 mois	4 mois	5 mois	6 mois				
1873	130	15	»	»	1	»	»	»	12	»	»	»
1874	488	192	71	»	171	»	»	243	109	»	»	»
1875	485	153	3	»	265	»	»	303	100	1	»	»
1876	314	90	3	»	10	»	»	287	81	»	1	»
1877	158	98	»	»	»	»	»	226	139	»	»	»
1878	291	81	»	»	2	»	»	154	121	»	»	»
1879	236	86	»	»	23	»	»	301	109	»	»	1
1880	455	230	54	»	415	»	»	54	42	»	»	»
1881	468	241	335	»	431	»	»	7	32	1	»	»
1882	526	305	301	»	428	»	»	1	43	»	1	»
1883	281	168	15	»	409	»	»	21	26	1	1	1
1884	216	25	»	9	106	87	7	»	17	»	»	1
1885(1)	444	118	»	7	167	172	120	13	54	1	»	1
Totaux	4492	1802	782	16	2428	259	127	1610	885	4	3	4

Ce tableau de 1873-1885 démontre, dit M. Beltrani-Scalia :

1. Que le nombre des individus admis à l'école peut être en moyenne de 420 par an;

2. Que le contingent le plus fort est fourni par les militaires (78 %) comparés aux civils (22 %);

3. Que dans les premières années le nombre des admissions a été beaucoup plus élevé que dans les années suivantes, parce que la réforme menée à bien permet de procéder avec plus de circonspection;

Dès lors, c'est-à-dire depuis 1877, le nombre des admissions s'est élevé en moyenne à 560 et la proportion des civils a été plus considérable.

De notables améliorations ont été introduites et il a été tenu compte, à cet égard, des suggestions et des propositions formulées par M. Beltrani-Scalia dans la notice à laquelle nous avons fait allusion plus haut.

Les membres du Congrès emportèrent de cette visite la meilleure impression et M. Stevens se fit leur organe en félicitant M. le Comm. Vazio et en le remerciant des renseignements qu'il voulut bien leur donner.

(1) Au 15 novembre 1885 le nombre des élèves était de 104.

VISITE

À

L'ÉTABLISSEMENT PÉNITENCIER

DE

REGINA-COELI

(ROME)

VISITE AU PÉNITENCIER DE REGINA-COELI

En quittant l'école normale des gardiens, les membres du Congrès, toujours conduits par M. le comm. Vazio, visitèrent le pénitencier de Regina-Coeli, dirigé par M. le chev. Doria.

Cet établissement comprend deux sections; l'une comprend 260 condamnés à la réclusion et 22 gardiens-surveillants; l'autre 70 condamnés aux travaux forcés et 11 gardiens-surveillants.

Les détenus de la première section sont employés à la construction de la prison judiciaire de Rome, dans l'enceinte de l'ancien couvent de Regina-Coeli. Cette prison, lorsqu'elle sera achevée, aura 1200 cellules. Au moment de la visite, le bâtiment central, soit la rotonde et une aile à 4 étages, renfermant 152 cellules, était achevé. Les travaux de construction continuent et on remarque la plus grande activité dans les chantiers de tailleurs de pierres, de charpentiers, et dans les ateliers de forgerons, de menuisiers, etc. N'étaient les murs d'enceinte et le costume des prisonniers, on croirait être au milieu d'un vaste chantier de construction.

Les membres du Congrès admirèrent dans l'aile achevée les perfectionnements introduits dans le système de fermeture des portes, dans celui des fenêtres, des lieux d'aisances, etc., de sorte qu'au point de vue de la sûreté et de l'hygiène rien n'a été négligé. Une fois la prison achevée, elle sera non seulement une des plus grandes de l'Europe, mais aussi une des mieux aménagées et tout cela aura été obtenu par la main-d'œuvre des condamnés.

La seconde section comprend le bagné pénal, situé au fond de la cour. C'est là qu'on occupe 60 détenus aux travaux typographiques. L'imprimerie des « Mantellate » qui y est organisée et qui est une des plus importantes de Rome, est intéressante déjà au point de vue industriel. Dans un vaste atelier bien éclairé se trouvent des presses typographiques mises en mouvement par deux moteurs à gaz, l'un de la force de 6 chevaux, l'autre de deux.

On nous fait voir les ateliers de relieurs, de règleurs et ceux où on fabrique les enveloppes, ainsi que les magasins de papier. Tout est organisé et arrangé avec beaucoup d'ordre. L'imprimerie des « Mantellate » exécute seulement des travaux pour le Gouvernement. Dans une salle se trouve une collection de lois, règlements, rapports, circulaires, etc., qui sont sortis des presses de l'établissement pénal.

Le dortoir et le réfectoire des condamnés et l'infirmerie, la caserne des gardiens, les bains, etc., ne laissent rien à désirer au point de vue du bon aménagement et de l'entretien.

En quittant cet établissement, M. Stevens se fit de nouveau l'organe des membres du Congrès, en adressant des louanges bien méritées à M. le Directeur Alexandre Doria, pour la manière distinguée avec laquelle il administre le pénitencier de Regina-Cœli.

VISITE

À LA

COLONIE PÉNITENTIAIRE

DES

TROIS-FONTAINES

(ROME)

VISITE À LA COLONIE DES TROIS-FONTAINES

Le 20 novembre, les membres du Congrès furent invités à visiter la Colonie pénitentiaire des Trois-Fontaines, située à deux kilomètres de Rome, au milieu de l'*Agro Romano* et de terrains marécageux. A cet endroit se trouve une Abbaye de Trappistes qui, depuis 1868, se sont proposé pour but l'assainissement de ce domaine qui a une étendue de 500 hectares. Les frères Trappistes y ont fait des plantations d'*Eucalyptus* et préparent par la distillation des feuilles de cet arbre une liqueur fébrifuge. Ce mode d'assainissement n'était pas suffisant et il s'agissait de drainer le sol et de le cultiver méthodiquement. Pour cela il fallait des bras et en 1880, le Gouvernement italien, sur la proposition de M. Beltrani-Scalla, directeur général des prisons, céda contre rétribution, au Rév. G. M. Franchino, l'abbé des frères Trappistes, la main-d'œuvre de détenus que l'on fit venir du bagne de Civitavecchia et qu'on logea dans des dortoirs du convent aménagés sous la direction des ingénieurs de l'Etat, par les détenus eux-mêmes.

Plus tard, on construisit dans la vallée de *Ponte Buttero* des bâtiments répondant mieux à leur destination et pouvant contenir 250 détenus. Ces locaux furent occupés au commencement de 1884 et l'année suivante, l'infirmerie était achevée, de sorte que les dortoirs de l'abbaye, occupés primitivement, furent abandonnés.

L'effectif de la Colonie de *Ponte Buttero* est en moyenne de 235, les malades non compris.

Les résultats de cet essai ont été si encourageants que le Gouvernement décida d'utiliser la main-d'œuvre des détenus pour la construction de fortifications autour de Rome.

En 1883, on aménagea des locaux au fort *Appia-Antica* pour 470 détenus, qui devaient exécuter les travaux de construction du fort *Appia-Pignatelli*, et l'année suivante on inaugura les locaux de *Ponte-Nomentano*, assez spacieux pour recevoir 306 détenus. Ceux-ci devaient être employés à la construction de la Batterie *Nomentana*.

Ces trois stations furent bientôt placées sous une direction spéciale, car l'effectif des détenus augmenta rapidement.

Au début, il n'était, aux Trois-Fontaines, que de 235; plus tard vint s'ajouter l'effectif de fort *Appia-Antica* 470; et ensuite celui de *Ponte-Nomentano* 306; soit un total de 1011.

Les journées de présence furent pendant le 1^{er} semestre de 1884 de 127,392, soit en moyenne 700 par jour.

La dépense totale pour l'entretien s'éleva à fr. 111,518.88
soit fr. 0. 8753 par journée de présence, mais comme le produit de la main-d'œuvre fut de > 41,134.01

la dépense réelle ne s'éleva qu'à fr. 70,384.87
soit fr. 0.5525 par journée de présence.

Pendant ce laps de temps le nombre des journées de travail a été de 77099; si on divise ce chiffre par les 150 journées du semestre, on obtient une moyenne de 514 détenus occupés, les travaux domestiques non compris.

Comparées aux journées de présence, celles de travail forment le 60 % et se répartissent sur les différentes branches industrielles comme suit :

	Journées de travail	Actif	Passif	Bénéfice net
Forgerons	1,047	983.85	295.61	688.24
Menuisiers	2,154	1,403.62	63.73	1,339.89
Cordonniers	1,513	4,418.26	3,422.85	995.41
Tailleurs	1,548	1,827.47	1,115.60	711.87
Agriculteurs	12,635	6,005.09	—	6,005.09
Maçons et manœuvres . .	58,202	31,803.18	409.67	31,393.51
	77,099	46,441.47	5,307.46	41,134.01

Le tableau suivant indique pour quel compte le travail a été exécuté et le gain par jour et par détenu :

Pour le compte :	Journées de travail	Bénéfice réalisé	Gain par journée de travail et par détenu
De l'Etat	3,107	1,827.53	0,588
Des commettants	73,992	39,306.48	0,533
Total . . .	77,099	41,134.01	0,534

Les travaux exécutés pour le compte de l'Etat concernent la main-d'œuvre de forgerons, de cordonniers et de tailleurs pour les besoins de la Colonie. Les autres journées indiquées au tableau qui précède furent employées pour le compte de la Société agricole des Trois-Fontaines et pour celui de l'Administration du Génie militaire, soit pour des travaux agricoles et pour la construction de fortifications.

Tous ceux qui visitèrent les stations de cette Colonie acquirent la conviction qu'à tous les points de vue l'organisation était excellente et digne de servir de modèle aux autres pays qui se trouvent dans des conditions analogues. Les résultats obtenus sont si satisfaisants, que le Gouvernement italien songera tôt ou tard à employer la main-d'œuvre des détenus sur une large échelle, pour assainir l'*Agro Romano* et transformer les terrains incultes du voisinage de Rome en champs productifs (1).

(1) Voir A. SKOUSÈS. *Le travail des détenus à Rome* (Extrait du *Bulletin de la Société générale des prisons*, Nov. 1882).

VISITE
À LA
COLONIE PÉNITENTIAIRE
DE
CASTIADAS
(SARDAIGNE)

VISITE À LA COLONIE PÉNITENTIAIRE DE CASTIADAS

Le Gouvernement de S. M. le Roi d'Italie ayant adressé aux délégués officiels des différents pays représentés au Congrès, la gracieuse invitation de les conduire en Sardaigne, pour visiter la Colonie pénale de Castiadas, un certain nombre d'entre eux entreprirent le voyage. Partis de Rome le 27 novembre sous la conduite de M. le chev. Bernabó Silorata, Inspecteur des prisons, et de M. le professeur Moleschott, sénateur du royaume, les excursionnistes se trouvèrent réunis à Civitavecchia, où, après avoir visité le bagne, ils s'embarquèrent à 2 heures du soir, sur le bateau à vapeur *Cristoforo Colombo*, capitaine Baldovino Felice.

La traversée de ce port de mer au golfe des Orangers se fait en 14 heures. Ce jour-là la mer était calme et sa surface unie comme un miroir. Notre société se composait, outre les deux membres du Congrès que nous venons de nommer et qui nous servaient de guides, de MM. :

le baron Fr. de Holtzendorff, accompagné de sa Dame,
M. Pols, professeur à Utrecht, délégué des Pays-Bas,
V. J. van Duyl, avocat, > >
I. A. M. van Haaften, Dr. en droit, > >
F. M. I. Willeumier, > >
B. Archenewsky, professeur à l'Université de St.-Pétersbourg,
Alphonse Bertillon, délégué de la France,
Ferd. Schrott, procureur général à Trieste,
Benjamin Stark, avocat, délégué des Etats-Unis,

Dr. Henry Coggeshall, délégué des Etats-Unis.

Raphaël Nulli, avocat, attaché au Ministère de l'Agriculture et du Commerce à Rome,

Auguste Bosco, avocat, vice Secrétaire du Ministère de l'Agriculture et du Commerce à Rome,

Dr. Guillaume, délégué du Conseil Fédéral Suisse.

Cette société cosmopolite comptait ainsi 16 personnes et considérait l'excursion comme une véritable partie de plaisir, aussi la joie était-elle dans tous les cœurs et chacun se félicitait du plaisir qui nous était si libéralement procuré.

La nuit venue, le dîner réunit bientôt les excursionnistes autour de la table à manger.

Après un gai repas composé déjà des produits cynégétiques variés de la Sardaigne et arrosé de ses meilleurs vins, les convives gagnèrent, les uns leur cabine, les autres se groupèrent autour du piano et exécutèrent des chants; d'autres enfin, parmi lesquels je me trouvais, se rendirent sur le pont, où pendant des heures, tout en admirant le scintillement des étoiles et la lueur phosphorescente de la mer, nous écoutions les récits pleins de charmes de nos savants guides et ceux de notre aimable capitaine.

Nous désirions obtenir des renseignements sur la Sardaigne et nos amis italiens qui avaient fait de longs séjours dans l'île étaient bien placés pour nous parler du caractère, des mœurs et des coutumes de ses habitants.

La Sardaigne a été peuplée dès les temps les plus reculés. Elle a été occupée successivement par des colonies phéniciennes, lybiennes, carthaginoises et romaines. Pendant le déclin de l'empire romain l'île fut envahie par les Vandales, et par les Goths plus tard; ses habitants eurent à souffrir des incursions des Maures qui occupèrent les villes principales de la côte, mais ne pénétrèrent pas dans l'intérieur où les sardes s'étaient retirés et conservaient leur indépendance.

L'île, divisée en 4 provinces, était gouvernée par autant de juges, élus par les hommes libres du 11^{ème} siècle. Ces juges, avec le secours des Pisans, chassèrent les Maures, mais les Pisans voulurent conserver la suzeraineté et le protectorat sur l'île. Les Gênois, jaloux des Pisans, pénétrèrent en Sardaigne dans le but de supplanter leurs rivaux. Les juges sardes, de leur côté, réussirent à rendre leurs fonctions héréditaires et prirent même le titre de rois. En un mot, nous rencontrons ici, pendant le moyen-âge, le même développement historique que sur le continent. Au commencement du XV^{ème} siècle la Sardaigne fut conquise par les Espagnols, et les suc-

cesseurs des juges sardes devinrent des vassaux du nouveau souverain, qui distribua de nombreux fiefs aux nobles de l'Espagne.

La domination espagnole dura pendant trois siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1720, époque où l'île fut cédée à la maison de Savoie.

Ce rapide aperçu de l'histoire de la Sardaigne nous fut donné par nos collègues italiens, afin de nous faire comprendre que l'île n'avait pu jouer un rôle bien grand dans le travail de la civilisation en Italie. Ils en attribuent la cause au manque de communications avec le continent et par conséquent à l'isolement dans lequel la Sardaigne a été laissée pendant des siècles et surtout à l'aversion qu'ont les sardes pour la vie de marin.

L'ère de progrès a commencé pour la Sardaigne depuis la cession de cette dernière à la maison de Savoie. La féodalité fut supprimée; l'égalité des citoyens devant la loi fut proclamée, les corporations communales commencèrent à avoir une existence légale; des routes furent construites, des écoles primaires furent créées; enfin la Sardaigne fut unie en 1848 d'une manière indissoluble aux Etats du continent et elle est maintenant une des provinces du royaume d'Italie qui a le plus d'avenir.

Ce qui autorise cette dernière appréciation, ce sont les nombreuses aptitudes du peuple Sarde. Des rangs de la noblesse, qui a conservé les traits caractéristiques de la race espagnole, sont sortis des hommes distingués et la bourgeoisie possède toutes les qualités pour prendre une part active dans le développement du pays. Mais c'est surtout le peuple qui est bien doué, et qui, lorsque l'instruction se sera répandue et aura développé ses facultés, fera surgir de son sein les éléments qui assurent le succès.

« Vous le verrez demain, nous disaient nos amis italiens; allez maintenant regagner vos cabines, il est temps de prendre un moment de repos ».

Nous aurions passé la nuit à écouter ces récits, mais il fallut se séparer et aller goûter quelques instants de sommeil.

De bonne heure, tous les passagers étaient réveillés. Le bateau venait de mouiller dans la rade des Orangers. Malgré le clair du dernier quart de lune, c'est à peine si on pouvait distinguer les silhouettes noires des montagnes abruptes qui entourent le golfe. Sur la rive voisine on voit briller des lumières, ce sont celles de la gare du chemin de fer. Le bateau à vapeur ne peut pas encore aborder; on construit dans ce moment un môle, qui permettra aux plus gros navires de s'y amarrer.

Nous débarquons donc dans des chaloupes et nous nous installons dans des wagons alignés sur le quai. Comme l'aube ne se fera pas encore sentir de si tôt, chacun cherche de son mieux à regagner le sommeil

interrompu. A 4 heures, le train se met en marche. La ligne suit d'abord la rive nord du golfe, qui, vu au clair de lune, rappelle le lac de Lugano. Au fond du golfe est la station de Terra-Nova qui naguères était tête de ligne; d'ici on se dirige dans l'intérieur du pays; on ne peut encore distinguer les détails du paysage, cependant l'aube du jour se fait sentir et nous assistons bientôt à un splendide lever de soleil. La vallée dans laquelle le train s'est engagé est sauvage.

Ce n'est que de temps en temps qu'on rencontre quelques maisons isolées, aux façades blanches et aux toits rouges. Le sol n'est cultivé que dans le voisinage immédiat de ces rares habitations. Ailleurs ce ne sont que pâturages pierreux, dans lesquels on aperçoit par-ci par-là quelques vaches ou des troupeaux de moutons qui ne sont pas cachés derrière des bouquets de lentisques ou d'autres arbrisseaux. Du côté nord de la vallée s'élève une chaîne de montagnes granitiques, aux sommets déchirés. C'est la chaîne de la Gallura, de la Suisse sarde. Du côté nord le profil des montagnes est assez semblable à celui des Vosges, mais les flancs de ces monts sont déboisés. On ne rencontre que peu de forêts et les arbres qui les composent sont des chênes. Dans le fond de la vallée quelques oliviers sauvages s'élèvent au-dessus des buissons.

A 7 heures du matin, on atteint la station de Monti. A la gare deux carabiniers sont de faction. C'est là que nous voyons le premier sarde en costume national.

C'était un homme de taille moyenne. Il portait un large pantalon blanc, que recouvrait, à partir du genou, des guêtres en drap de couleur foncée. Une espèce de gilet serré autour de la taille lui descendait librement sur les hanches et formait un court jupon. Il avait sur la tête un bonnet phrygien de couleur noire et sur les épaules un manteau court à capuchon; le col de la chemise haut et raide portait plusieurs boutons en filigrane d'or. A la ceinture brillait un long couteau.

Nous n'eûmes pas le temps d'étudier à loisir ce costume, car le train se remit bientôt en marche. C'est là un des grands inconvénients des voyages en chemin de fer. Le paysage et tout ce qui l'anime se déroule rapidement et sans interruption, si ce n'est dans les gares pendant les courts instants d'arrêt. Heureusement que je me trouvais dans un wagon-salon qui terminait le train, ce qui me permettait de faire quelques croquis et d'entendre les explications que nous donnaient sans cesse nos collègues italiens, en nous rendant attentifs à tout ce que nous rencontrions d'intéressant sur la route.

La ligne monte graduellement, car elle doit franchir la chaîne de montagnes de Goceano. Le paysage devient de plus en plus sauvage et parfois pittoresque. Dans le voisinage des fermes et des hameaux les terrains sont cultivés et entourés d'une haie de cactus. De temps en temps, on rencontre des tours en ruines, qui, à mesure qu'on avance, deviennent plus nombreuses. Nos guides nous apprennent que ce sont des monuments de l'époque lybio-phénicienne.

Ce sont les *Nouraghes*, bien connus des archéologues.

Ces tours sont construites de pierres le plus souvent brutes, quelquefois taillées au ciseau, mais toujours régulières et disposées en assises. Elles ont la forme d'un cône tronqué et se terminent en terrasse. Ces monuments sont en général placés dans des lieux élevés; ils se composent d'une, deux et même trois chambres superposées formant chacune un étage.

L'escalier qui conduit aux étages supérieurs est ménagé dans l'intérieur du mur. La seule ouverture qui donne accès dans le monument est ordinairement si basse, qu'on a de la peine à s'y glisser en rampant. Cependant elle s'élève et s'élargit lorsqu'on a franchi l'entrée. On a compté en Sardaigne près de 3000 Nouraghes et ils étaient sans doute autrefois plus nombreux. Ils sont tantôt isolés, tantôt échelonnés à des distances régulières, sur le penchant d'une colline comme de petits fortins. Quelques-uns sont entourés d'un mur d'enceinte, d'autres ont autour d'eux, en manière d'ouvrage avancé, une ceinture de Nouraghes plus petits. Les Nouraghes, de l'avis des archéologues, étaient des tombeaux vraisemblablement destinés à la sépulture des chefs et des membres de leurs familles. On y a trouvé des squelettes, des armes et des idoles.

La couleur orange des tours est due aux lichens qui tapissent les pierres de ces antiques constructions.

Nous arrivons à 9 heures à la station de Chilivani, où se trouve la jonction de la ligne de Sassari. Il y a là un arrêt de 30 minutes, dont nous profitons pour déjeuner. Nous trouvons ici des mets à profusion, comme dans nos buffets de gare les mieux organisés. On nous fait goûter le miel amer de Sardaigne (le miel de Monti) qui est un célèbre produit gastronomique, auquel Pline et Dioscoride attribuaient déjà des vertus médicinales. En effet ce miel, très doux et très sucré, a un goût amer aromatique, qui lui vient de ce que les abeilles butinent sur les herbes d'absinthe sauvage, plante qui est très commune dans la contrée. Ce principe amer est un cordial, qui a valu au miel sarde sa réputation de remède digestif.

Une autre préparation gastronomique est le *pain de gland*, qui, dans certaines parties de l'île, est un aliment national, mais nous n'eûmes pas l'occasion d'apprécier ses qualités.

Les dames qui servaient au comptoir portaient le costume national. Comme en Suisse, le costume des femmes varie d'après les localités. Ici, à Chilivani, les femmes portent sur la chemisette brodée et garnie de boutons d'or, un corsage en satin ou en velours noir. Une jupe à mille petits plis également de couleur sombre. Un mantelet noir dont les manches ouvertes en longueur jusqu'au coude, mais lacées par des liens retenus par de nombreux boutons en argent ou en or, laissent entrevoir la manche bouffante de la chemise. Un long et épais foulard en soie, plié en deux et dont les trois bouts retombent librement couvre la tête. Une chaîne en grosses boucles guillochées passe plusieurs fois autour du cou et retombe sur la poitrine. Ces dames portent des bagues à presque tous les doigts ; l'une d'elles en avait même au pouce.

Parmi les voyageurs indigènes qui se promenaient devant la gare en attendant le départ du train, il y en avait qui portaient exactement le même costume que nous avons vu à la gare de Monti, d'autres portaient au lieu du manteau à capuchon, une grande pelisse noire de mouton, la laine tournée contre le corps. En été ce vêtement est retourné de manière que la toison se trouve en dehors.

A l'extrémité du quai, se tenait une femme portant son jeune enfant sur les bras. Elle ne paraissait pas appartenir à la classe aisée. Un de nos collègues américains, M. Stark, s'en approcha, fait quelques caresses à l'enfant et veut offrir à la mère une pièce de monnaie. Impossible de décrire l'expression de dignité révoltée et d'indignation de cette femme. M. Stark en fut un instant consterné. « *Nous ne sommes plus à Rome* », lui dit un de nos amis italiens. « *En Sardaigne il n'y a pas de mendiants !* »

En effet, comme nous l'exposent nos guides, lorsque remontés en wagon nous continuons la route, la Sardaigne n'a pas ce qu'on appelle ailleurs le prolétariat. On y rencontre sans doute des pauvres et même en grand nombre, mais la plupart possèdent au moins un lopin de sol cultivable, quelques arbres fruitiers, une ou plusieurs pièces de bétail et cette propriété élève leur niveau moral et leur donne la dignité de l'homme libre et indépendant.

Le train, en traversant la région montagneuse, fait de nombreux contours, franchit des ponts et s'enfonce dans des tunnels. C'est toujours le même paysage déboisé, peu cultivé et seulement dans le voisinage des

localités, qui sont clairsemées. Tout le reste, c'est un maquis ou des pâturages, parsemés de blocs erratiques. A certains endroits on remarque des roches polies bien caractérisées.

Arrivé sur le plateau qui forme le point culminant de la ligne, on se trouve sur un terrain volcanique duquel s'élèvent des roches de basalte. Ici, les pâturages sont verts et de nombreux troupeaux de vaches et de moutons animent le paysage.

A midi, nous atteignons la station de Macomer. C'est le point culminant. Près de la gare s'élève un Nouraghe de belles dimensions et on en remarque d'autres disséminés sur la pente de la montagne voisine. Ils sont construits en basalte et on nous dit que la contrée est très riche en monuments archéologiques, en menhirs, en antiquités phéniciennes et romaines. La ville, qui est sur la hauteur à un kilomètre de distance de la gare, était un des sièges des juges d'Arboréa et a une importance historique. Elle est située au centre de l'île et c'est ici que viendront aboutir les lignes de chemins de fer secondaires du réseau sarde projeté.

Les environs sont bien cultivés. C'est ici que nous rencontrons pour la première fois la vigne, les oliviers cultivés, les caroubiers et les grenadiers.

D'ici on commence à descendre vers la plaine, que l'on découvre bientôt et qui s'étend à perte de vue du côté sud.

Au pied des derniers contreforts se trouve la ville d'Oristano, dont on voit les tours et les clochers à un kilomètre de la gare. Cette ville est célèbre dans les annales de la Sardaigne. Elle était la résidence favorite des juges d'Arboréa, qui surent, par leur politique habile, s'élever à la royauté et devenir les seigneurs les plus puissants de l'île. La reine *Eléonore*, qui pendant longtemps gouverna le pays comme tutrice de son fils, édicta un code de lois qui resta en vigueur pendant des siècles. Son souvenir est devenu légendaire et de nos jours on parle d'elle, comme dans la Suisse romande on parle de la reine Berthe.

On commence à rencontrer des bouquets de palmiers qui donnent au paysage un caractère méridional. La gare d'Oristano, comme d'ailleurs toutes les autres, est entourée d'une enceinte d'*eucalyptus*, que l'on y a plantés pour assainir le sol et pour détraire les miasmes et les micro-organismes aériens qui se dégagent du sol marécageux. Cet arbre, qui atteint de grandes dimensions, secrète en abondance une essence à odeur fraîche et pénétrante qui rappelle les parfums associés de la térébenthine et du camphre.

Des géraniums de un mètre de hauteur et couverts de fleurs forment des

haies ; mais les clôtures le long de la ligne du chemin de fer et dans le voisinage des localités sont exclusivement composées de cactus, qui croissent avec exubérance et forment des barrières infranchissables.

Par fois ces haies n'entourent que des enclos très restreints, de sorte que les cactus ont l'air de couvrir toute la surface du sol.

Plus on avance dans la plaine et plus on traverse d'immenses étendues de terrains utilisés comme pâturages. Ce sol, qui, s'il était drainé et cultivé, donnerait des récoltes abondantes, n'est labouré que dans le voisinage des villes et villages. C'était, lors de notre passage, la saison des labours et nous avons pu nous convaincre que la charrue était ci et là encore aussi primitive qu'à l'époque romaine. Cet instrument n'est en réalité qu'une branche d'arbre à crochet pointu, à laquelle deux bœufs sont attelés. Cette pointe ne pénètre dans le sol qu'à une profondeur de quelques centimètres. Le sol ne reçoit jamais d'engrais, si ce n'est celui des troupeaux qu'on y a laissé paître les années précédentes.

Plus on se rapproche de Cagliari, la capitale, et plus le paysage rappelle les pays chauds. Outre les haies de figuiers d'Inde, ce sont les palmiers qui se font le plus remarquer par leurs formes gracieuses. Les clochers élancés rappellent parfois les minarets de l'Orient. Nous assistons à un splendide coucher de soleil. Du côté Sud s'étend le lac de la Scaffa, le golfe de Cagliari et à l'horizon la chaîne de montagnes d'Iglesias, si riches en minerais de plomb, de fer et de cuivre. C'est un tableau lumineux, tel qu'on en rencontre dans les pays ensoleillés.

Enfin nous arrivons à Cagliari. Il y a foule à la gare ; la population, prévenue de notre arrivée, s'y est rendue, et un représentant du Préfet et les autorités municipales nous souhaitent la plus cordiale bienvenue. Des voitures nous conduisent à l'hôtel de la *Scala di ferro*, où un banquet est préparé et nous attend.

Nous faisons connaissance avec les notabilités de la ville, en particulier avec les représentants des autorités civiles et militaires et quelques professeurs de l'Université de Cagliari. Je me trouve placé entre l'un de ces derniers et M. Vittorio Pertone, l'aimable directeur du Pénitencier de *San Bartolomeo*. J'obtiens du professeur des renseignements intéressants sur l'état de l'instruction publique en Sardaigne et du second des détails sur la criminalité.

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de reproduire ici tout ce que nous avons appris à cet égard. Qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans l'île deux Universités, l'une à Cagliari et l'autre à Sassari, qui n'a-

yant pas à leur disposition des musées et des laboratoires bien montés, ont de la peine à soutenir la concurrence avec les autres Universités de l'Italie. Cependant elles font de louables efforts pour se maintenir à un niveau honorable.

Depuis 1848, l'*instruction secondaire* s'est peu à peu développée ; on a créé des lycées, des écoles classiques et techniques, dans les principales villes et bourgades, des écoles d'agriculture, et à Iglesias, une école des mines.

Des *écoles normales* forment des instituteurs et des institutrices, mais en dépit de la loi qui institue l'instruction primaire obligatoire, la fréquentation des écoles laisse beaucoup à désirer, les parents n'envoyant pas leurs enfants suivre régulièrement les leçons. Cela explique la proportion élevée des analphabètes que l'on rencontre encore parmi les gens du peuple.

Ce que nous apprenions ainsi dans les conversations qui s'établissaient avec nos nouvelles connaissances, venait confirmer ce que nous avaient dit nos guides italiens pendant la traversée de Civitavecchia au Golfe des Orangers. Le campagnard sarde préfère la vie nomade des bergers aux travaux de l'agriculture. Cette vie contemplative développe son imagination, son esprit d'observation, son bon sens, mais le porte aussi à l'indolence, au mépris du savoir, à la passion et à la violence lorsqu'il est contrarié dans ses désirs ou blessé dans son amour-propre. Il aime, comme d'ailleurs tous les peuples du Midi, le chant et surtout la poésie.

Il porte assez souvent atteinte à la propriété, mais ce qu'il convoite c'est moins l'argent qu'une pièce de bétail, et le vol, commis parfois en plein jour, a le caractère qu'il avait partout au moyen-âge, c'est-à-dire qu'il est plutôt une conquête qu'un vulgaire larcin. Pour l'exécuter, il faut faire preuve moins de ruse que d'audace et de courage. La *vendetta* existe encore en Sardaigne, et celui qui porte atteinte à l'honneur expie souvent son crime par le sang. Toutefois, depuis que les tribunaux assurent à chacun une justice impartiale, la vie humaine est plus sûre et les mœurs s'adoucissent. Le vol de bestiaux et de récoltes, le meurtre commis dans ces actes de déprédation, l'incendie de forêts allumé par vengeance, sont des crimes intimement liés à la vie nomade des pâtres et disparaîtront avec le développement des chemins de fer, celui de l'agriculture, de l'instruction et surtout de l'éducation.

Le Sarde est sobre et si la culture de la vigne prend chaque année

plus d'extension, c'est que les vins sardes sont exportés dans le continent et rivalisent avec les meilleurs crus toscans, tels que le Chianti et d'autres. Nous eûmes pendant le banquet l'occasion d'apprécier ces vins sardes, qui ont en effet une saveur délicieuse et un bouquet exquis.

On comprend qu'en savourant le *Simbirizzi*, la *Vernaccia*, d'Oristano, le *Muscat*, le *Malvoisie* et le *Nuragus*, le besoin d'exprimer les sentiments qui animaient les convives, se traduisit par des flots d'éloquence dans de nombreux toasts.

M. le Sénateur Moleschott prit le premier la parole pour saluer au nom de l'Italie les hôtes étrangers. M. Villeumier répondit en portant un toast à la ville de Cagliari. M. Bertillon porta la santé de M. Moleschott et M. Stark celle de M. le chev. Bernabò Silorata. Ce dernier répondit en portant un toast à toutes les nations représentées au banquet. M. le Baron de Holtzendorff, MM. Guillaume, Pertone et Nulli prirent encore la parole, aussi la soirée se passa-t-elle rapidement et minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'on songea à se retirer.

Le lendemain était un dimanche et nous devions partir à 10 heures du matin pour nous rendre à la colonie pénitentiaire de Castiadas, le but de notre excursion.

A la pointe du jour, j'étais levé et, accompagné de M. le colonel Boyer, commandant militaire de la province, je parcourus la ville et visitai ses curiosités.

La ville de Cagliari est bâtie sur le bord Est du golfe et couvre les flancs et le sommet d'une longue colline de calcaire. Les rues étroites, dallées ou pavées, par places garnies d'escaliers, les églises, les maisons aux toits plats et aux balcons à chaque fenêtre, tout porte le cachet des villes espagnoles. La ville basse, la *Marina* à l'Ouest et le faubourg de *Villanova* au Sud, s'étend le long du rivage et escalade les flancs de la colline, dont le sommet est couronné par le *Castello* aux tours crénelées, par les demeures massives des seigneurs, les églises et les couvents.

Les rues sont animées. On rencontre des pêcheurs et des matelots coiffés de bonnets phrygiens noirs ou rouges, des femmes dans leur gracieux costume, des prêtres qui se rendent à l'office.

Nous entrons dans une église ; comme partout, ce sont les femmes qui constituent la majorité de l'assemblée pieuse. C'est là qu'on peut étudier la diversité des costumes et le type de la race. Les couleurs vives, le jaune, le bleu, le rouge prédominent dans le costume qui rappelle l'Es-

pagne, de même que les visages à moitié cachés par le foulard qui couvre la tête.

Nous préférons aller admirer le temple de la nature libre et nous montons au château, qui s'élève au sommet de la colline. Entre la ville basse et la ville haute se trouve une terrasse élevée d'où l'on plonge sur la ville et sur le golfe. La vue est ravissante.

A nos pieds se trouvent la *Marina* et le faubourg de *Villanova*, dont les maisons aux teintes grisâtres et carminées sont entourées de petits jardins desquels s'élèvent les cimes des pins et des palmiers et le feuillage de la vigne. Au milieu du massif de la ville basse se détachent les coupoles des églises.

Après ce premier plan, du côté ouest, s'étend le vaste golfe terminé à l'horizon par la chaîne de montagnes d'Iglesias ; du côté sud c'est une plaine bien cultivée, parsemée d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Sur une arête voisine, qui, quoique isolée, est la continuation de celle de Cagliari, s'élève l'église de *Bonaria* et les ruines de son cloître. Plus loin, sur une autre colline de la même formation géologique, on voit se dresser les tours de *Calamocca* et de *Sant'Elia* et au pied de cette colline s'étalent les bâtiments du pénitencier de *San Bartolomeo*. A gauche, c'est-à-dire plus à l'Est, les grands étangs salés exploités par l'établissement pénitentiaire. Les nombreuses pyramides blanches de sel marin ressemblent aux tentes d'un camp militaire. Au delà, l'horizon est fermé par une chaîne de montagnes, celle des « *Sette fratelli* ».

C'est cette chaîne de montagnes que nous devons traverser ce jour même pour arriver à la Colonie de Castiadas. Mon aimable guide me fait encore visiter rapidement la cathédrale, les tours de l'*Elefante* et de *San Pancrazio*, nous redescendons par le jardin public planté au pied sud de la colline et où l'on admire des poivriers en arbres, dont le feuillage dentelé, les rameaux pendants et les belles grappes rouges contrastent vivement avec les pins maritimes auxquels ils sont entremêlés. Des aloës gigantesques hérissent les rochers calcaires de leurs pointes aiguës.

En arrivant dans le faubourg de *Villanova*, nous entendons les sons d'un flageolet nasillard et bientôt nous voyons dans une impasse une vingtaine de paysans, d'ouvriers et d'enfants autour d'un musicien qui soufflait dans deux jongs de longueur inégale, réunis à l'une de leurs extrémités, séparés à l'autre de manière à former un angle aigu et percés de quelques trous. Ce jeune homme, coiffé du bonnet phrygien et soufflant dans ses pipeaux sa « *launedda* », rappelait les bergers de Théocrite.

J'eus volontiers assisté plus longtemps à cette scène, qui était le prélude d'un bal, mais le moment du départ approchait et nous n'avions que le temps de regagner l'hôtel et d'y prendre à la hâte un déjeuner.

A 10 heures, une longue file de voitures nous attendait devant l'hôtel et la rue était remplie de monde, qui tenait à assister à notre départ. Je monte dans celle où avaient pris place le colonel Boyer, M. Bernabò Silorata et M. Pertone, le Directeur du pénitencier de *San Bartolomeo*. Nous traversons la ville; tous les balcons des fenêtres étaient garnis de spectateurs et de spectatrices; — Cagliari est si rarement visitée par les étrangers, que notre présence dans la capitale était un événement.

En sortant du faubourg de *Villanova*, on prend la direction Est.

Nous avons à traverser la plaine du Campidano, avant d'atteindre la montagne. La route est bordée de chaque côté d'une haie de cactus, qui par places atteint une hauteur de plusieurs mètres et nous empêche de jouir de la vue du paysage. Notre voiture, traînée par deux vigoureux chevaux et conduite par M. Pertone, était en tête de la colonne et nous avançons rapidement. La bourgade de Quartu fut bientôt atteinte et nous nous arrêtrâmes devant la porte d'un débit de vin, où une collation fut prise, en attendant les voitures retardataires. Ici, dans la plaine, on cultive la vigne sur une vaste échelle; on ne se sert pas d'échalas, trois ceps sont attachés ensemble à leur sommet et se donnent mutuellement l'appui nécessaire. Les produits sont excellents, ce dont nous pûmes nous convaincre pendant cette courte halte.

Vers midi, nous arrivions au pied de la chaîne de montagnes et nous nous engageons dans une vallée riante, dont les flancs sont tapissés de forêts de chênes, tandis que le fond est un pâturage, parsemé d'oliviers sauvages, de caroubiers, de lentisques et d'autres représentants de la flore méditerranéenne.

On ne rencontre plus d'habitations, si ce n'est tous les 10 kilomètres, une *cantoniera*, qui sert de logement à ceux qui sont préposés à l'entretien de la route. Cette route, qui met en communication Cagliari avec Muravera et avec la colonie de Castiadas, est de date récente. Elle est très bien entretenue et, quoique moins large que les routes alpestres de la Suisse, elle est remarquable par ses ponts et ses autres travaux d'art.

Nous nous arrêtons à la première *cantoniera*, celle de Corongiu, de nouveau pour attendre les retardataires. A côté du bâtiment principal est une construction annexe, devant laquelle se trouvent des femmes et des enfants et un petit âne, de la grosseur d'un veau. Nous nous approchons. On nous

souhaite la bienvenue. C'est la première fois que j'entends parler distinctement le dialecte sarde. Ce qui me frappe d'abord, c'est la manière de saluer. Ces contadines disaient: « *a dies* », exactement comme on prononce ce mot dans la Suisse allemande. — Je demande au colonel Boyer, si c'était l'*addio* italien. — « Non, me dit-il, c'est « *bona dies* » l'ancien bonjour des latins, qui s'est conservé en Sardaigne.

— Alors, le mot adieu n'a pas la signification elliptique que lui donnent nos dictionnaires, et il trouverait ici sa véritable étymologie. En supprimant par élision la première syllabe, nous avons l'*adies* des allemands, l'*addio* des italiens et l'adieu des français.

— Je ne suis pas assez philologue, pour vous renseigner à cet égard, me répondit le colonel, mais je sais que le dialecte sarde a conservé beaucoup de locutions latines, grecques, espagnoles, phéniciennes même, à ce que prétend l'abbé Spano. Mais laissons ce sujet et venez voir le moulin à farine de ces braves gens.

Nous entrons dans le petit réduit annexé au bâtiment principal. C'est une cuisine peu spacieuse, au milieu de laquelle est un petit moulin, dont les deux meules en grès ont un diamètre de 60 centimètres au plus; au-dessus est un petit entonnoir dans lequel on met le grain. Une cuve en bois reçoit la farine. Le colonel fait atteler l'âne, afin de me montrer comment fonctionne l'appareil. D'abord on met au bourriquet « *au molentu* » (comme on l'appelle) un capuchon en toile noire et on fixe l'extrémité du volant au collier. Et voilà le bourriquet qui tourne autour du moulin, entraînant dans le mouvement circulaire la meule supérieure et l'entonnoir. On couvre la tête de l'âne, afin de lui épargner le vertige que cette course de manège ne manquerait pas de provoquer.

— Mais pourquoi ce pauvre animal a-t-il une oreille coupée, demandai-je ?

— C'est, me fut-il répondu, parce qu'en passant près du mur que vous voyez, il se heurtait toujours du bout de l'oreille et cela l'incommodait et le rendait irritable. En effet du côté du mur le passage était si étroit, que l'âne n'y passait qu'avec peine.

La bouche du four donne sur la cuisine.

Le pain est le principal aliment du sarde et la panification est l'occupation la plus importante de la ménagère. « *Pane bene coctu, faghet bonu ructu* » dit le proverbe sarde. Pendant 6 jours de la semaine, du lundi matin au vendredi soir, on moule le grain dans ce moulin primitif qu'on rencontre dans presque tous les ménages. L'opération exige une surveillance continuelle. D'abord il faut nettoyer le blé, enlever les pierres, les

graines étrangères, ensuite il faut remplir continuellement l'entonnoir qui introduit le blé sous la meule, — enfin, il faut tamiser la farine. — Le vendredi soir arrivé, on fait la pâte, pétrit le pain et le samedi on met ce dernier au four.

Sur ces entrefaites, les voitures retardataires nous avaient rejoints et il fallut, quoiqu'à regret, continuer la route. Le jour précédent nous étions en chemin de fer et avions vu le paysage, comme au théâtre on assiste depuis sa place à une représentation. Aujourd'hui, plus libres sans doute, nous devions cependant nous soumettre au programme, qui ne permettait pas de s'arrêter au gré de chacun, d'observer, de prendre des notes, de faire des croquis.

A mesure qu'on s'élève dans la vallée, celle-ci devient plus resserrée, plus pittoresque. Ce sont toujours les mêmes pentes boisées, mais dans le fond, on remarque une colonne de fumée ; c'est un incendie de forêt, allumé avec intention afin de faire du charbon.

Tout à coup, à un contour de la route, nous nous trouvons en face d'une gracieuse villa, construite dans le style de la renaissance, dont la façade à teinte rose se détache sur le fond vert du feuillage des chênes qui tapissent le flanc de la colline. Elle n'est pas habitée dans ce moment et c'est là que nous ferons une halte et consommerons les vivres, d'avance envoyés de Cagliari, car il n'y a pas d'auberge sur le chemin.

Cette villa, qui fait partie du petit village de San Gregorio, est la propriété de la famille Pintor-Melis. Derrière le village se trouve un petit vallon littéralement rempli d'orangers qui forment là une forêt, sans cesse chargée de fruits et de fleurs répandant au loin le parfum le plus délicieux. Le sol était jonché d'oranges, qu'on y laisse pourrir, ne sachant ou ne voulant pas en tirer parti.

Quelle charmante gaieté pendant le « lunch » ! La joie eût été parfaite, si nous n'avions eu à déplorer l'absence de M. le baron de Holtzendorff et de sa Dame, qui, craignant la fatigue du voyage, avaient préféré rester à Cagliari et attendre notre retour. M. le Sénateur Moleschott, qui pendant tout le voyage fut notre guide et notre mentor, se fit l'organe de nos regrets et porta en termes éloquentes un toast à M. Pintor-Melis et à l'hospitalité toute orientale de la Sardaigne.

Après le déjeuner, nous continuons à gravir la montagne. Là où les forêts ont été détruites par le feu, le sol s'est peu à peu recouvert d'une

riche végétation composée de buissons, parmi lesquels domine l'arbousier des Pyrénées, *Arbutus unedo* de Linné. C'est un arbrisseau élégant et toujours vert, qui s'élève à la hauteur de 2 à 3 mètres. Ses rameaux portent des fleurs blanchâtres et simultanément des fruits aux diverses phases de leur développement. Les fruits mûrs sont pendants, sphériques, à peu près semblables à la fraise et d'une rouge pourpre. Ils sont estimés et on les rencontre sur les marchés. L'arbousier est associé aux lentisques, aux térébinthes, aux pistachiers, aux euphorbes, aux cactus, qui ensemble donnent au paysage un caractère et des teintes inconnus dans nos climats.

Nous atteignons enfin le point culminant où se trouve la cantoniera de *Campe-Homus*. C'est un col alpestre, du haut duquel on a une vue étendue sur le Golfe de Cagliari et la région que nous venions de traverser. Il fait si chaud, dans ce moment, que tous les voyageurs se mettent en manches de chemises. Rappelons que nous étions à la fin de novembre et à une altitude de 800 à 900 mètres.

Le versant Est, est incomparablement plus sauvage et plus pittoresque que la pente que nous venions de gravir.

La route suit les sinuosités d'une gorge au fond de laquelle coule un ruisseau, qui en temps de pluie devient un torrent fougueux. Les montagnes granitiques sont sans doute moins élevées que nos Alpes, cependant elles rappellent, par leurs formes et leur aspect sauvage, celles qui encadrent la route du St.-Gothard. De grandes forêts de chênes escaladent les pentes, couvrent les précipices et descendent jusque dans les gorges profondes. Sur les bords du cours d'eau croissent des lauriers-roses, qui au moment de leur floraison étalent un ruban d'une grande beauté dans le fond sinueux de la vallée.

Nous arrivons à la tombée de la nuit à la cantoniera de *San Priamo*, qui se trouve au pied du versant Est. Ici, nous quittons la route nationale et prenons à droite un chemin qui doit nous conduire à la Colonie. On traverse des forêts de chênes et d'oliviers sauvages ; on passe à gué les cours d'eau, car sur le territoire de Castiadas on n'a pas encore partout construit des ponts.

Ce territoire, qui occupe le flanc Est des monts « *dei Sette fratelli* » et la plaine qui s'étend du pied de la montagne à la mer, a une superficie de plus de 6,000 hectares. C'était jadis une ancienne baronnie, abandonnée faute d'habitants, et qui retourna à la Couronne.

En y établissant une Colonie pénale, le Gouvernement italien avait pour but d'utiliser la main-d'oeuvre des condamnés pour rendre à la culture

ces terrains fertiles. Une fois drainé, défriché et cultivé, le sol pourra être rendu à des émigrants et une nouvelle Colonie pénale sera organisée sur un autre point abandonné de l'île.

C'est le système de la transportation, dans le voisinage immédiat de la mère patrie et organisé avec intelligence dans les conditions les plus favorables. Les condamnés ne sont pas des sardes, mais ils viennent tous des autres provinces de l'Italie. — Ils sont initiés d'une manière rationnelle aux travaux agricoles et à l'élevé du bétail, de sorte que cet apprentissage leur sera utile, ainsi qu'à la société, au moment de leur libération.

Dans la colonie, les individus dont la conduite a été satisfaisante occupent des emplois de confiance. Ils sont, par exemple, chargés de la surveillance des troupeaux et passent la nuit en plein air et en parfaite liberté. A mesure que nous approchons de la station principale, nous en rencontrons le long du chemin. Ils ont allumé un feu de joie en notre honneur, et à la lueur de la flamme nous distinguons leur casaque rouge et les troupeaux de vaches et de moutons confiés à leur garde. Les fermes et les bergeries sont disséminées sur les différents points de la Colonie et sont autant de dépendances de la station centrale, que nous atteignons vers 9 heures du soir.

Tous les fonctionnaires de la Colonie nous attendaient et nous souhaitent la plus cordiale bienvenue. On nous assigne des logements et on met à la disposition de chacun de nous un détenu de la classe de bonne conduite qui aura à faire le service de valet de chambre. On se rend ensuite à la cantine, où le souper nous attendait. Ce modeste souper, comme on l'avait annoncé, était en réalité un dîner de Lucullus. Tout ce que la ferme et le sol cultivé de la Colonie produit de meilleur, avait payé un tribut à ce festin. Le gibier que l'on trouve en abondance dans les forêts voisines y figurait aussi.

M. le chevalier Sulis, syndic de Muravera, à côté duquel je me trouvais à table, me raconta que la contrée, avant l'établissement de la Colonie, était tellement abandonnée que les animaux sauvages n'avaient pas rencontré d'hommes depuis des siècles et que lorsque les premiers colons abordèrent sur cette partie de la côte, les daims et les sangliers, qui n'avaient jamais été chassés et poursuivis, n'eurent aucune frayeur et s'approchèrent sans crainte. — Ils apprirent bientôt que dans ce monde des luttes perpétuelles se livrent, qu'il y a des vainqueurs et des vaincus, des mangeurs et des mangés. Au début de la colonisation,

on tuait les daims et les sangliers à coups de bâton. Leurs descendants sont devenus plus craintifs et ils commencent à se défendre par la fuite.

Il est superflu de dire que le banquet fut assaisonné de nombreux discours, prononcés dans toutes les langues, de toasts portés à M. G. Caselli, le Directeur de Castiadas, à M. Ferdinand Ferrari, l'agronome distingué de la Colonie, à M. le colonel Boyer et à M. Pertone, qui nous avaient accompagnés.

A la fin de la soirée nous étions devenus les amis de nos hôtes, qui, ayant rarement l'occasion de voir des étrangers, nous témoignaient leur joie de la manière la plus touchante.

Le lendemain nous assistâmes, comme les jours précédents, à un splendide lever de soleil. Les oiseaux chantaient et gazouillaient comme chez nous au printemps. De la terrasse qui se trouve devant les bâtiments de la station centrale, on domine une grande partie des vastes terrains de la Colonie.

Sur la proposition de M. le Sénateur Moleschott, il fut décidé que pendant la soirée chaque visiteur communiquerait à ses collègues le résultat de ses observations; mais afin d'éviter des répétitions on adopta un programme et on se répartit les branches sur lesquelles l'attention de chaque rapporteur devait se porter.

Ainsi M. Bertillon (France) eut à recueillir des renseignements sur l'histoire et le développement de la Colonie et parler de l'emplacement et des constructions; M. Schrott (Autriche) sur l'organisation de l'administration; M. Pols (Pays-Bas) sur la discipline pénitentiaire introduite; M. le professeur Moleschott (Italie) sur le régime alimentaire; M. Stark (Etats-Unis) sur les autres branches de l'hygiène (habitations, vêtements); M. le Dr. Coggeshall (Etats-Unis) sur le service sanitaire et médical; M. le Dr. Guillaume (Suisse) sur les travaux agricoles et industriels; M. Archenewsky (Russie) sur la libération des détenus et leur rentrée dans la société.

A 7 1/2 heures des escouades de prisonniers se rendent au travail, les uns pour défricher, les autres pour labourer ou pour exécuter d'autres travaux agricoles.

La journée est employée par nous à visiter la prison, les fermes, les cultures et les différentes stations.

C'est en 1875 que, sous la direction de M. le commandeur Cicognani, chargé de l'organisation de la Colonie, les 30 premiers condamnés furent débarqués sur cette terre inculte. Pendant les premiers temps on campa sous la tente, puis on construisit des baraques et enfin des habitations

permanentes. Il fallut d'abord construire des routes et des chemins (1) et drainer le sol, afin de le rendre salubre.

Pendant les premières années peu de colons échappaient à la *malaria*, et lors de notre visite nous en trouvâmes encore à l'infirmerie un certain nombre qui étaient plus ou moins gravement malades. Toutefois on ne compte en moyenne que 20 de malades.

Ensuite on commença les défrichements, à mesure que de nouveaux contingents de condamnés arrivaient à la Colonie. On fit l'extraction de pierres pour les constructions; on établit des fours à chaux, des tuileries et des briqueteries. L'alimentation d'eau exigea la construction d'un barrage dans la montagne et de réservoirs, ainsi que la pose d'une conduite sur un parcours de 2 kilomètres environ.

Actuellement il y a dans la Colonie 4 à 500 détenus, répartis dans les différentes stations, et depuis 1875 un millier d'hectares de terrain ont été défrichés et rendus productifs. Sur le nombre total de détenus 10 sont occupés comme cordonniers, et autant comme menuisiers et charpentiers, 12 comme forgerons, 12 comme tailleurs et 15 à 16 comme maçons, manœuvres, etc., pour les besoins de la Colonie; tous les autres sont laboureurs, bergers ou garçons de ferme.

Les dépenses pour l'établissement se sont élevées à un peu plus de 700,000 francs.

Les terrains de la Colonie, qui en 1875, lors de l'arrivée des premiers colons, représentaient une valeur de fr. 440,000, ont depuis triplé de valeur.

Les recettes, représentées par les produits agricoles et industriels, s'élèvent actuellement à fr. 142,000 par an. Dans cette somme la valeur des céréales exportées figure pour fr. 32,000, celle du lait, du beurre et du fromage pour fr. 12,000, le vin pour fr. 8,000; puis vient le bétail, les produits des jardins potagers, le charbon, etc.

La Colonie possède environ 500 vaches laitières, 1200 moutons et autant de chèvres, un millier de porcs, des bœufs et des chevaux et quantité d'oiseaux de basse-cour.

Ses machines et outils et son bétail représentent un capital de fr. 120,000.

La ferme principale de la Colonie, qui se trouve dans le voisinage du bâtiment central, ferait honneur à une école modèle d'agriculture. L'emplacement et l'aménagement des étables ne laissent rien à désirer. Le bétail que ces dernières renferment est de toute beauté. Les taureaux et les vaches

(1) On a établi 20 kilomètres de routes et des canaux d'une longueur totale de 4 kilomètres.

de race sicilienne ont surtout été admirés. Les explications données par M. Ferrari étaient les leçons intéressantes d'un professeur aussi expert que modeste. M. Ferrari nous conduisit à travers les vergers, les champs cultivés, les vignes, donnant des détails sur le climat, la nature du sol, le drainage, les défrichements du sol, les variétés de céréales et les plantes fourragères et potagères qui réussissent le mieux, les graines de légumineuses, les arbres fruitiers, l'olivier, les plants de vigne les plus convenables pour la localité, etc., etc.

Nous arrivâmes ainsi, après une longue promenade qui parut bien courte, au pied d'une colline au sommet de laquelle s'élève la succursale de *Masone Pradu*, occupée par 80 condamnés arrivés au stage de bonne conduite et qui, sous la surveillance de 4 gardiens et d'un chef, sont occupés aux travaux agricoles dans le voisinage immédiat.

Le bâtiment, très simple, sans luxe architectural, se compose d'un rez-de-chaussée seulement. Au centre est le réfectoire, des deux côtés une chambre pour les gardiens et à chaque extrémité un dortoir pour 40 détenus. Devant ce bâtiment allongé est une cour fermée à droite et à gauche par des constructions également à un étage, servant de magasins et de remises et contenant la cuisine et la cantine. La cour est fermée devant par une balustrade. Derrière, sont des écuries et des jardins. Rien dans l'aspect et l'aménagement ne rappelle la prison.

Le gain des détenus est de 80 centimes à un franc par jour. Ils en reçoivent la moitié et peuvent disposer en moyenne de 40 cent. et le reste est mis en réserve. Le régime alimentaire se compose de soupe au riz, aux pâtes d'Italie, aux légumineuses et aux légumes verts. Deux fois par mois on donne de la viande fraîche de bœuf et un pain de 735 grammes par jour. Les détenus peuvent améliorer leur nourriture en achetant à la cantine, qui est tenue par l'entrepreneur, différents comestibles, tels que fromage, macaronis, oignons, légumes, etc. Ils sont autorisés à acheter $\frac{1}{2}$ litre de vin et 1 à 2 cigares. Aucun abus n'est fait de cette autorisation. Les jours libres sont employés par eux à la lecture et à la confection de différents objets, nattes, tapis, etc., et au raccommodage des vêtements.

De retour à la station centrale, nous visitons les dortoirs, la cuisine, la boucherie, la buanderie, l'hôpital, la pharmacie et la chapelle, et des renseignements sur tous les services nous sont donnés avec la plus grande obligeance par tous les fonctionnaires, par M. le capitaine Giovanni Lancellotti, secrétaire du Directeur, qui malheureusement était malade ce jour-là et ne put nous accompagner, par M. le chapelain Giuseppe Fogu, par M. le Dr. Ernesto

Manara et par MM. Donato Rignani, caissier, et Carlo Fiscon, comptable du matériel de la Colonie, et Arturo Roselli, commis.

La matinée avait été bien utilisée et on accepta avec plaisir la « *colazione* » dans la salle de la cantine. On fit honneur au somptueux repas qui fut servi et qui fut arrosé par les vins excellents de Castiadas. Au dessert on offrit des fraises et des raisins de Malvoisie délicieux, cueillis dans la Colonie. M. le Sénateur Moleschott se faisant l'organe de tous les convives étrangers qui exprimaient leur admiration en face des progrès réalisés par l'Italie, porta un toast à la mémoire de Cavour, le fondateur de l'unité italienne.

Ce toast fut accueilli avec enthousiasme. Chacun s'empressa d'exprimer sa reconnaissance à l'illustre orateur et au savant distingué et sa santé fut portée par M. Pols. M. le chev. Maurice Sulis, le plus vieux syndic de l'Italie, qui est depuis 33 années à la tête de l'administration municipale du district de Muravera, fut célébré à son tour et remercié chaleureusement pour le bienveillant accueil qu'il avait fait aux étrangers. Ce qui prouve en faveur de sa sollicitude pour ses administrés, c'est que dans son district, qui compte 2,950 habitants, il n'y a que 5 pauvres assistés. Nous n'avons qu'un regret, c'était de ne pas voir M. et Madame de Holtzendorff partager notre joie ; aussi décide-t-on de leur envoyer à Cagliari un télégramme de sympathie. Il est décidé en outre, sur la proposition de M. Pols, de faire placer une inscription commémorative de notre visite à la Colonie, sur une des parois de la salle à manger de la cantine.

L'après-midi fut consacrée à la visite des stations de St.-Pierre et de la Marina, les plus anciennes de la Colonie. La première, située à une demi-heure de distance du rivage de la mer, est encore composée des anciennes baraques en bois des premiers temps. Il en est de même des constructions situées sur la plage de la Marina. Les détenus qui se trouvent dans ces deux stations sont dans les mêmes conditions que ceux de *Masone Pradu*. Il sont en quelque sorte en libération provisoire dans le sein de la Colonie.

Les excursionnistes, après avoir visité les bâtiments, se promènèrent sur le sable de la plage et, tandis que la plupart recueillent en souvenir de leur visite les coquillages variés que les vagues y ont amenés, MM. Bertillon et Guillaume ne peuvent résister au désir de se plonger dans les eaux bleues de la Méditerranée. Ce n'est qu'après le coucher du soleil que l'on songe au retour.

Un splendide banquet, le banquet d'adieux, dont voici le *menu*, nous attendait :

Antipasti: Lingua e Prosciutto alla Gelatina.

Tapioca alla Tedesca — Zuppa Reale — Cialde alla Russa — Aragosta (Salsa alla tartara) — Noce di Vitella alla Duchessa (Salsa al Madera) — Filetti di Pollo alla Cavaliera (Salsa con piselli) — Pasticcio di fegato alla Bella Vista — Carciofi alla Lionese — Tacchino e Pernici arrosto — Insalata alla Italiana — Schiacciata Milano — Frutta e formaggio.

Vini: Vernaccia — Campidano di Cagliari — Chianti — Barbera — Barolo — Bordeaux — Malvasia di Sardegna — Champagne.

M. le Sénateur Moleschott rappela l'engagement que chacun avait pris d'étudier un sujet et de prouver aux Gouvernements que nous n'étions pas venus à Castiadas seulement en partie de plaisir, mais aussi pour emporter à la maison le résultat de nos observations sur les expériences faites dans une Colonie pénitentiaire agricole. Il donna ensuite successivement la parole aux membres étrangers, qui exposèrent pendant le banquet leur sujet avec beaucoup de détails que leur avaient fournis les fonctionnaires de la Colonie. Ensuite M. le chev. Bernabò Silorata rappelle que la réussite de la Colonie est due spécialement à son premier organisateur, M. le comm. Eugène Cicognani, actuellement chef de division au Ministère de l'Intérieur. En faisant écho à ces paroles, tous firent ressortir aussi les mérites de notre illustre collègue, M. le comm. Beltrani-Scalia, ceux du Directeur actuel de la Colonie, mais aucun n'avait assez d'éloges à décerner à l'aimable et distingué Directeur du service agricole, M. Ferdinand Ferrari, qui avait enchanté tout le monde et gagné tous les cœurs.

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de donner même en résumé ces différents exposés, qui furent terminés par les judicieuses réflexions de M. Moleschott. Un volume ne suffirait pas. D'ailleurs la description de la Colonie, son organisation et les résultats obtenus feront l'objet d'un chapitre spécial des comptes rendus du Congrès. Nous y renvoyons les lecteurs.

Qu'il suffise ici de dire que, de l'avis de tous les visiteurs, l'établissement est un modèle du genre. Jamais d'émeutes, de révoltes ou d'évasions. L'activité, l'ordre le plus parfait, règnent dans ce petit état autocratique à esclaves (esclaves de la loi), pouvant se racheter par leur bonne conduite.

Si l'Italie a réussi à obtenir des résultats aussi brillants en si peu d'années, elle le doit avant tout aux hommes distingués et dévoués qui dirigent la Colonie et que nous avons eu le bonheur d'apprendre à aimer et à respecter.

Emerveillés de ce qu'ils avaient vu pendant la journée, les congressistes

voulurent exprimer leur admiration aux deux hommes éminents auxquels l'Italie était redevable de cette Colonie pénitentiaire modèle, qui en avaient conçu le plan et qui l'avaient organisée d'une manière aussi remarquable, et ils envoyèrent un télégramme de sympathie et de reconnaissance à MM. les commandeurs Cicognani et Beltrani-Scalia, qui répondirent de la façon la plus aimable.

La réponse de M. le comm. Cicognani était conçue en ces termes :

« Ringrazio illustri Membri Congresso Penitenziario pel gentile telegramma, e faccio voti loro opera sapiente conduca stabilire che Colonie agricole costituiscano ultimo stadio pena condannati buona condotta.

CICOGNANI ».

M. le comm. Beltrani-Scalia répondait :

« Ringrazio illustri Colleghi della cui stima sono orgoglioso, dalla cui benevolenza traggo conforto e lena.

BELTRANI ».

On comprend l'enthousiasme que la lecture de ces dépêches provoqua dans le sein de la réunion, et l'entrain qu'elle donna au banquet, qui fut encore assaisonné de nombreux discours et qui se prolongea fort avant dans la nuit.

Le lendemain, qui était le 1^{er} décembre, nous prenions congé de nos amis de Castiadas

Les adieux furent touchants et l'émotion amena aux yeux plus d'une larme chez ceux qui, en ces deux jours d'une vie intime, s'étaient tout de suite sentis attirés les uns vers les autres et qui avaient appris à s'aimer et à se respecter.

Le retour de Castiadas à Cagliari eut lieu par le même chemin. Nous fûmes favorisés par un temps splendide. Un ciel sans nuages et la chaleur des mois d'été de nos latitudes septentrionales. Afin de pouvoir mieux admirer les beautés pittoresques du paysage, quelques excursionnistes firent en partie à pied la route qui conduit au sommet de la montagne. C'est pendant cette course que nous eûmes l'occasion de faire connaissance plus intime avec nos jeunes compagnons italiens, MM. les avocats R. Nulli et A. Bosco, et d'apprécier leur noble caractère et leur savoir étendu. En redescendant du côté de San Gregorio, survint un accident qui faillit avoir des conséquences graves. Le cheval qui traînait une petite voiture sur laquelle

se trouvaient les bagages, fut lancé, à un contour de la route, en dehors du chemin et glissa sur une pente rapide d'une douzaine de mètres, entraînant dans sa chute la voiture et ses deux conducteurs. Heureusement qu'hommes et cheval se relevèrent et en furent quittes pour la peur. A San Gregorio, de nouveau halte, lunch et visite à la forêt d'orangers de M. Pintor-Melis. Nous n'atteignons Cagliari qu'assez tard dans la soirée, où nous retrouvons le gîte hospitalier de la « *Scala di ferro* ».

Pendant le banquet, auquel M. le Général Mayo, Commandant militaire de l'île, nous fit l'honneur d'assister, la chapelle du « maestro » Sormani, nous fit entendre et savourer les plus beaux morceaux de son répertoire varié. La fatigue du voyage se dissipa à l'ouïe des œuvres classiques et des mélodies populaires de la Sardaigne.

Le lendemain fut consacré à visiter les curiosités de la ville et le pénitencier de *San Bartolomeo*. Cet établissement pénal, situé au pied de la colline de *Sant'Elia* entre les golfes de Cagliari et de Quartu, peut contenir 4,400 détenus condamnés aux travaux forcés. Au moment de notre visite il y en avait 850, dont l'occupation principale est l'extraction du sel. Les travaux agricoles et professionnels occupent également un certain nombre de condamnés. On y cultive entre autres la vigne, qui donne un excellent vin. Nous avons visité le cellier, qui contient les gigantesques tonneaux remplis de cette précieuse boisson, et les étables, où on admirait de beaux spécimens de la race bovine, ovine et porcine et dont les produits figuraient à l'exposition de Rome.

Les détenus occupés comme cordonniers, tailleurs, menuisiers, forgerons et autres branches industrielles travaillent aux pièces et reçoivent ainsi une quote-part du produit de leur travail, d'après leur activité et leur habileté. On leur en attribue la moitié, dont un cinquième est mis au fonds de réserve, pour leur être remis au moment de leur libération, et les quatre autres cinquièmes sont disponibles et les détenus peuvent, comme ceux de la Colonie de Castiadas, se procurer un supplément de nourriture à la cantine, mais ils ne peuvent dépenser plus de cinquante centimes par jour.

Cette faculté qui leur est laissée de disposer ainsi d'une part de leur pécule, est un puissant moyen d'émulation et de stimulant à se bien conduire, à la condition que les dépenses soient contrôlées avec soin, ce qui a lieu. Un autre stimulant établi par le règlement du Bagne est le galon de bonne conduite que portent au collet de leur veston ceux qui, pendant six mois dès leur entrée à l'établissement ou pendant deux ans après

ce laps de temps, n'ont encouru aucune punition disciplinaire. Ce galon est de couleur jaune pour les premiers et de couleur bleue pour les seconds. S'ils perdent cette distinction par suite d'indiscipline, le galon bleu est remplacé par celui de couleur jaune, qui signifie conduite peu régulière ou par un galon noir qui distingue les nouveaux venus pendant les premiers six mois et les indisciplinés; mais ils peuvent regagner le collet jaune ou bleu par une conduite exemplaire pendant au moins une année. Ce système, qui rappelle celui des bonnes notes de Maconochie, est préférable à celui aussi en vigueur dans le Bagne, qui consiste à distinguer au moyen d'une bande de couleur sur le bonnet les détenus d'après les crimes qui les ont fait condamner. Une bande de laine blanche autour du bonnet, indique l'homicide ou autre atteinte contre la vie, commise dans un mouvement de colère. Une bande de couleur jaune indique le voleur; une bande jaune et noire, le vol à main armée, les vols sur grands chemins. Enfin une bande noire stigmatise l'assassin et autre criminel du même genre. Ces différentes bandes portées sur le bonnet rouge classifient les condamnés, mais peuvent les humilier inutilement. Les condamnés à perpétuité portent le bonnet vert.

Les dortoirs sont vastes, bien éclairés et bien ventilés et les lits éloignés les uns des autres. Les cellules de punition sont d'une propreté rigoureuse.

L'infirmerie et le service médical confié aux soins de M. le Dr. Piga ne laissent rien à désirer.

La chapelle est ornée avec goût et les peintures qui embellissent l'autel ont été exécutées par un détenu. L'aumônier, M. Bernard Vacca, s'occupe avec beaucoup de sollicitude, non seulement du service religieux, mais aussi de l'école, dont la salle est bien aménagée. Les élèves sont au nombre de 250 en moyenne et reçoivent un enseignement élémentaire régulier. M. Louis Solinas, Secrétaire de l'administration, nous donna des renseignements intéressants sur la comptabilité de l'établissement et répondit à toutes les questions qui lui étaient adressées avec la plus grande obligeance. C'est un fonctionnaire qui, quoique jeune encore, a toute la maturité de jugement et l'expérience d'un vétéran zélé pour le service et esclave de son devoir.

Les employés subalternes font une excellente impression. Le gardien-chef, M. Sebastiano Luigi Pinna, quoique jeune encore, est un vétéran dans la pratique et a servi pendant plusieurs années dans la Colonie de Castiadas. La conversation que nous avons eue avec lui nous a donné

une haute opinion de ses capacités et permis d'apprécier le point de vue élevé auquel se placent les gardiens-surveillants dans l'exercice de leurs fonctions. On sent que les efforts de l'Administration générale des prisons de l'Italie, dans le but de former de bons gardiens, ne sont pas tentés en vain et que le meilleur esprit règne parmi les employés.

Après la visite de l'établissement, M. Pertone nous offre chez lui une collation et nous avons l'honneur de faire la connaissance de son aimable famille.

Nous rentrons en ville et consacrons quelques heures aux curiosités de Cagliari. Le marché aux denrées alimentaires offre à beaucoup d'égards un intérêt particulier. On peut y admirer la variété des fruits du Midi et celle des poissons de mer, parmi lesquels il faut nécessairement mentionner les sardines. La foule bigarrée des acheteurs et des vendeurs n'est pas moins intéressante et tout cela compose un ensemble plein de charme, qui fournit plus d'une observation originale et plus d'un trait piquant.

En quittant la place du marché, nous nous trouvons au haut du Corso Victor-Emmanuel, en face des tours pittoresques de l'*Elefante* et de *San Pancrazio*, lorsque le colonel Boyer, qui était toujours notre guide, attira notre attention sur un jeune homme, mis élégamment et qui, appuyé contre le mur de façade d'une maison, gesticulait vivement et faisait de la main des signes remarquablement expressifs, en regardant une fenêtre de la maison d'en face.

« Il fait jouer [le télégraphe de l'amour, nous dit l'aimable colonel; « derrière les jalousies [des fenêtres est sa bien-aimée, qui comprend ce « langage éloquent. C'est ce qu'en Sardaigne on appelle *fastigiare*. »

Ce qui nous surprenait, c'est que les nombreuses personnes qui passaient dans la rue, ne faisaient nulle attention au galant.

Le soir, j'en parlai au général Mayo. Il me dit que les parents toléraient de semblables correspondances, mais, ajouta-t-il en souriant, lorsque le jeune homme a franchi une seule fois le seuil de la maison, le malheureux a la corde au cou. Malheur à lui, s'il ne conduisait pas la jeune fille à l'autel. Il serait de la part des parents l'objet d'une «*vendetta*». Tout cela se sait en Sardaigne et on ne fait la cour à une jeune fille qui a su vous plaire, que si on a l'intention de l'épouser.

Les jeunes filles sardes savent plaire et les garçons sont désintéressés et les prennent même sans dot, ce qui est assez rare dans d'autres pays. Ces unions sont heureuses, le plus souvent, et la fidélité conjugale est

encore observée comme chose sacrée. C'est dans ma province, ajouta M. le général avec orgueil, que la proportion des naissances illégitimes est la plus faible.

Nous devons encore mentionner le musée qui contient des objets ethnographiques rares, entre autres des idoles en bronze trouvées dans les Nouraghes, des monnaies dont plus de 100 carthaginoises, des objets de terra cotta et en verre du même âge et de la période romaine.

La faune ornithologique et ichthyologique de l'île est bien représentée, ainsi que la collection de minéraux.

Avant la chute du jour, nous allâmes encore visiter l'ancien amphithéâtre romain creusé sur les flancs Ouest de la colline et qui était aménagé pour permettre d'y représenter des jeux nautiques.

La nuit nous fit rentrer à l'hôtel, où un banquet d'adieux devait réunir les excursionnistes et les notabilités de la capitale.

Ce banquet, présidé par M. le général Mayo, fut assaisonné de nombreux discours. Tous les étrangers saisirent encore cette occasion pour exprimer leur vive et sincère reconnaissance à l'Italie. La santé de S. M. le Roi fut portée avec enthousiasme, ensuite celles de L. L. Exc. MM. Depretis et Mancini, auxquels furent envoyés séance tenante, les télégrammes suivants :

A Son Excellence M. Depretis :

« Les congressistes réunis dans la Capitale de la Sardaigne, animés du
» sentiment de la plus vive reconnaissance envers le Gouvernement de
» S. M. le Roi, pour son hospitalité généreuse et pour l'occasion qu'il
» leur a offert de visiter une Colonie pénitentiaire modèle, portent dans
» un banquet d'adieux un chaleureux et respectueux toast à S. Exc. le
» Président du Conseil. »

A Son Exc. M. Mancini.

« Les congressistes réunis à Cagliari dans un banquet d'adieux ne
» veulent pas quitter la Sardaigne, où ils ont admiré une Colonie péniten-
» tiaire modèle, sans exprimer leur vive gratitude à leurs illustres collègues
» italiens, et ils portent un chaleureux toast à S. Exc. le Président de
» le Commission centrale du Congrès. »

Des toasts furent portés successivement à tous les pays représentés dans cette réunion, surtout à la Russie, dont le Gouvernement a bien voulu permettre au prochain Congrès de se réunir à St.-Petersbourg en 1890.

Enfin, M. le sénateur Moleschott porta une santé au peuple de la Sardaigne et à l'avenir de l'île. Lorsque ses marais seront drainés, lorsque

l'instruction sera répandue, ce pays offrira les conditions les plus avantageuses. Déjà à présent il mériterait d'attirer à lui le courant de l'émigration italienne et même les émigrants d'autres pays y trouveraient les moyens d'existence qu'ils vont chercher dans les pays transatlantiques.

Entre chaque discours, la musique du régiment, cantonné dans la capitale, exécutait les plus beaux morceaux de son répertoire ou les hymnes nationaux des pays en l'honneur desquels les toasts étaient portés.

M. le général Mayo ayant adressé aux convives l'aimable invitation d'aller passer chez lui le reste de la soirée, tous les assistants se rendirent au palais, où ils furent présentés à Madame la générale et aux nombreux invités de la ville. On fit vite connaissance et bientôt s'établit une franche gaieté; Mademoiselle Pertone et d'autres artistes se mirent successivement au piano, et le chant et la musique alternèrent jusqu'au moment où les jeunes membres de l'assemblée organisèrent un bal qui se prolongea assez tard dans la soirée. On ne pouvait terminer plus agréablement cette excursion en Sardaigne et chacun sut un gré infini à M. le général Mayo de nous avoir ménagé cette charmante surprise.

Le lendemain matin à 7 heures, nous étions à la gare et prenions congé de nos chers amis de Cagliari. Comme à Castiadas les adieux furent touchants. M. le colonel Boyer ainsi que MM. Pertone et Solinas furent surtout l'objet des manifestations de gratitude et d'affection de la part des excursionnistes. Bientôt le train nous emporta à travers la Sardaigne, dont nous pûmes de nouveau admirer, par une splendide journée, les beautés pittoresques, dans l'aimable société de MM. Moleschott et Bernabò Silorata, ainsi que de celle de M. de Holtendorff et de sa Dame.

Dans la soirée nous atteignons le Golfe des Orangers et nous embarquons sur le vapeur *Alessandro Volta*. Une brise ridait suffisamment la surface de la mer, pour provoquer chez le plus grand nombre des excursionnistes un malaise qui les priva des charmes de l'excellent repas qui nous attendait à bord. A l'heure du dîner, trois d'entre eux seulement, parmi lesquels j'eus le bonheur de me compter, se trouvèrent à table et tinrent compagnie au capitaine, un vieux loup de mer, qui pendant des heures nous raconta ses aventures de voyage.

Dès l'aube du lendemain, le pont se couvrit peu à peu d'excursionnistes qui désiraient assister au lever du soleil. Ils étaient tous coiffés du bonnet sarde que, en quittant Cagliari, M. Pertone leur avait distribué en souvenir de la Sardaigne, de la part de M. Mari, propriétaire d'une fabrique de tissus de laine. La mer était plus calme et le ciel continuait à être sans

nuages. Bientôt on aperçut à l'Ouest la silhouette des îles Giglio et de Monte Cristo, enfin, du côté Nord, la rive de la péninsule italienne et la ville de Civitavecchia, où nous débarquâmes dans la matinée. Ici, au port même, nous attendait S. Exc. M. Galkine Wraskoi, qui, pensant que l'on irait encore visiter la Colonie pénale de Pianosa, désirait nous accompagner.

Les excursionnistes avaient été tellement enchantés de ce qu'ils avaient vu à Castiadas, qu'ils ne voulurent pas affaiblir la bonne impression reçue et, craignant aussi d'abuser des bontés du Gouvernement italien, ayant hâte d'ailleurs de regagner leurs foyers, ils prièrent M. le chev. Bernabò Silorata de contremander les préparatifs qui auraient pu être faits en prévision de l'excursion à Pianosa.

Nous éprouvâmes, un vif regret de ne pas avoir eu M. Galkine parmi nous en Sardaigne, mais ce regret fut atténué par la joie de le revoir à Civitavecchia, en compagnie de M. le général Osteletski et d'autres délégués de la Russie, auxquels on donna rendez-vous en 1890 à St.-Petersbourg. Ces Messieurs continuèrent leur voyage dans la direction de Livourne, tandis que nous regagnions Rome, où nous prîmes définitivement congé les uns des autres, en exprimant nos vifs remerciements à ceux qui avaient été nos guides pendant cette excursion, à M. le Sénateur Moleschott et à M. le chev. Bernabò Silorata.

UN EXCURSIONNISTE.



TABLE DES MATIÈRES

	Pag.	
<i>L'Exposition des Thyphes de cellules</i>	7	
ANGLETERRE	»	13
AUTRICHE Carlau	»	15
HONGRIE Szeged	»	17
BADEN Fribourg	»	21
BAVIÈRE Nuremberg	»	31
BELGIQUE St.-Gilles, près de Bruxelles	»	35
DANEMARK Horsens	»	39
Id. Vridsløselille	»	43
ESPAGNE Madrid	»	49
FRANCE	»	51
ITALIE Alexandrie	»	53
Id. Luques	»	55
Id. Milan	»	56
Id. Pallance	»	58
Id. Pérouse	»	59
Id. Rome, St.-Michel	»	62
Id. Tivoli	»	64
Id. Venise, prisons des puits	»	65
Id. Volterre	»	65
PAYS-BAS Rotterdam	»	67
RUSSIE St.-Petersbourg	»	71
SUÈDE Langholmen	»	77
NORVÈGE Aakeberg	»	81
SUISSE Lenzbourg	»	85
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE Concord	»	91
Id. Philadelphie	»	92

Planches	Pag. 99
ANGLETERRE	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
AUTRICHE. Carlau	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
HONGRIE. Szeged	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
BADEN. Fribourg	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Section <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
BAVIÈRE. Nurenberg	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
BELGIQUE. St.-Gilles	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
DANEMARK. Horsens	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Vridsløselille	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
ESPAGNE. Madrid	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>EF, GH.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
FRANCE	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>

FRANCE	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
ITALIE. Alexandrie	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Intérieur de la cellule.
Id. Lucques	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Milan	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Pallance	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Pérouse	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F, G-H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Rome St.-Michel	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E F, G H.</i>
Id.	III — Détails.
Id.	IV — Intérieur de la cellule.
Id. Tivoli	I — Plan et prospectus de la cellule et section <i>A-B.</i>
Id.	II — Section <i>C-D</i> et détails.
Id.	III — Intérieur de la cellule.
Id. Venise, Prison des puits	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D.</i>
Id.	II — Sections <i>E-F</i> et détails.
Id.	III — Intérieur de la cellule.
Id. Volterre	I — Plan de la cellule.
Id.	II — Sections <i>S-L, M-N.</i>
Id.	III — Sections transversales.
Id.	IV — Détails.

ITALIE. Volterre	V — Intérieur de la cellule.
PAYS-BAS. Rotterdam	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	II — Sections <i>E-F, G-H</i> .
ID.	III — Détails.
ID.	IV — Intérieur de la cellule.
ID.	Id. Cellule pour la nuit.
ID.	I — Plan et détails.
ID.	II — Intérieur de la cellule.
RUSSIE. St.-Petersbourg	I — Plan de la cellule.
ID.	II — Sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	III — Sections <i>E-F, G-H</i> .
ID.	IV — Détails.
ID.	V — Intérieur de la cellule.
SUÈDE. Langholmen	I — Plan de la cellule ordinaire et sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	II — Sections <i>E-F</i> et porte.
ID.	III — Détails.
ID.	IV — Intérieur de la cellule.
ID.	I — Plan de la cellule pour la nuit et sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	II — Sections <i>E-F, G-H</i> .
ID.	III — Intérieur de la cellule.
NORVÈGE. Aakeberg	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	II — Sections <i>E-F, C-H</i> .
ID.	III — Détails.
ID.	IV — Intérieur de la cellule.
SUISSE. Lenzbourg	I — Plan de la cellule et sections <i>A-B, C-D</i> .
ID.	II — Sections <i>E-F, G-H</i> .
ID.	III — Détails.
ID.	IV — Intérieur de la cellule.
ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.	
Concord	I — Plan de la cellule et sections transversales.
ID.	II — Détails.
ID.	III — Intérieur de la cellule.
ID. Philadelphie	I — Plan de la cellule.
ID.	II — Sections transversales.
ID.	III — Détails.
ID.	IV — Intérieur de la cellule.

<i>L'exposition industrielle des produits du travail dans les prisons</i>	Pag.	101
<i>Biographies et portraits</i>	»	137
Alexandre II de Russie, (avec portrait)	»	489
Aubanel, (id.)	»	189
Barolo-Colbert (marquise de), (id.)	»	411
Beaumont (de), (id.)	»	273
Beccaria, (id.)	»	467
Bentham, (id.)	»	259
Bérenger, (id.)	»	297
Bergius, —	»	331
Bludoff, (avec portrait)	»	207
Brugghen (van der), (id.)	»	217
Carpenter, (id.)	»	263
Catherine II de Russie, (id.)	»	353
Charles-Emmanuel III de Savoie, (id.)	»	305
Cerdan de Tellada, —	»	331
Clement XI, (avec portrait)	»	289
Davenport Hill, (id.)	»	147
David, (id.)	»	367
D'Aguessau, (id.)	»	473
De Metz, (id.)	»	245
Ducpétiaux, (id.)	»	183
Duport, (id.)	»	343
Eotwös, (id.)	»	481
Felleberg, —	»	485
Feuerbach (von), (avec portrait)	»	311
Franci, —	»	497
Fry, (avec portrait)	»	397
Füesselin, —	»	225
Hélie, (avec portrait)	»	371
Howard, (id.)	»	253
Honway, —	»	401
Jagemann (von), (avec portrait)	»	235
Julius, —	»	269
Lamoignon (de), (avec portrait)	»	293
Léopold I d'Autriche, —	»	491
Léopold de Toscane, (avec portrait)	»	283

Biographies et portraits (Suite)

Lepelletier de St.-Fargeau, (avec portrait)	Pag.	335
Livingstone, (id.)	»	347
Lownes, —	»	415
Lynds, —	»	275
Maconochie, (avec portrait)	»	435
Marie-Thérèse d'Autriche, (id.)	»	495
Maximilien-Emmanuel de Bavière, (id.)	»	431
Mittermayer, (id.)	»	229
Montesinos, (id.)	»	525
Montesquieu, (id.)	»	443
Moreau Christophe, —	»	361
Natale, (avec portrait)	»	419
Nicolas I de Russie, (id.)	»	387
Obermaier (von), (id.)	»	319
Oscar I de Suède, (id.)	»	197
Penn, (id.)	»	383
Pestalozzi, (id.)	»	347
Pratobevera (de), (id.)	»	155
Richert, (id.)	»	477
Röder, (id.)	»	233
Rossi, (id.)	»	405
Roukawichnikoff, (id.)	»	143
Sandoval (de), —	»	515
Scanaroli, (avec portrait)	»	455
Seguier, (id.)	»	509
Silvela, (id.)	»	521
Skarbek, (id.)	»	161
Sonnenfels, (id.)	»	339
Speransky, (id.)	»	201
Suringar, (id.)	»	211
Szemere, (id.)	»	449
Tellkampf, —	»	267
Tocqueville (de), (avec portrait)	»	513
Venning, (id.)	»	239
Vilain XIII, (id.)	»	177
Voit (von), (id.)	»	425
Wagnitz, —	»	427

Biographies et portraits (Suite)

Weherli, (avec portrait)	Pag.	323
Wichern, (id.)	»	375
Wines, (id.)	»	461
Würt (von), —	»	279
Zeiller (von), (avec portrait)	»	315
<i>Fêtes et banquets</i>	»	527
<i>Visite à l'Ecole des Gardes des prisons</i>	»	549
<i>Visite au pénitencier de Regina-Cæli à Rome</i>	»	555
<i>Visite à la Colonie des Trois-Fontaines près de Rome</i>	»	559
<i>Visite à la Colonie de Castiadas (Sardaigne)</i>	»	560

